# NOVA ET VETERA

REVUE TRIMESTRIELLE

**Jacques Maritain: 17 novembre 1882 - 28 août 1973**

Liminaire, p. 151

*QUI EST JACQUES MARITAIN?*

L'Adieu de Paul VI au philosophe et au chrétien, p. 162. – En guise d'autoportraits, p. 163. – «Les manières d'agir de Dieu», p. 164.

*«L'ÉGLISE ET LE MONDE»*

Texte de la dernière causerie faite par Jacques Maritain aux Petits Frères de Jésus à Toulouse, vers Pâques 1973, p. 170.

*QUELQUES PAGES DES DERNIERS LIVRES:*
*I. L'ART ET LA POÉSIE*

Beauté transcendantale et Beauté esthétique, p. 174 – Le Surréalisme et la répudiation de la Beauté, p. 176. – Poésie et Métaphysique, p. 179. – «Cette sorte d'imperfection par laquelle l'Infini blesse le fini», p. 180. – Le Poète et le Saint, p. 181. – Les «présences ou certitudes existentielles prérequises à la poésie, p. 181. – La «Divine Comédie» embrasse les trois types spécifiques de la Poésie: le Chant, le Drame, le Roman, p. 182. – Baudelaire et Dante, p. 185.

*II. LA SAGESSE CHRÉTIENNE ET LE MONDE*

«La folle méprise» qui est à l'origine de l'agenouillement devant le monde, p. 187. – La grande épreuve de l'Education. Les événements de mai 1968, p. 189. – Comment parler aux Hippies? p. 191. – La supra-morale et l'appel de l'Amour créateur, p. 193. – La règle morale dans un univers concentrationnaire, p. 194. – Le rôle du spirituel à l'égard du progrès et de la paix, p. 197. – La souffrance des hommes, p. 199. – Dieu et la permission du mal, p. 200. – Ecce in Pace, p. 202.

*III. SOUS LE REGARD CONTEMPLATIF*

Jeanne d'Arc ou l'Adieu du Roi du Ciel à la chrétienté médiévale, p. 204. – La vie cachée de Jésus à Nazareth, p. 205. – L'amitié entre juifs et chrétiens, p. 206. – «Il faut prier toujours» ou l'oraison du cœur, p. 208. – La contemplation, p. 209. – Le péché, p. 209. – Les trois formes typiques de l'amour humain, p. 210. – L'Epouse du Cantique, gardienne des vignes de l'Epoux, p. 212.

*RAÏSSA MARITAIN*

Trois Poèmes, p. 214.

*QUELQUES TÉMOIGNAGES*

Cardinal G.-M. Garrone, p. 217. – R. P. M.-M. Cottier, O.P., Jacques Maritain, Philosophe, p. 223 – Henri Bars. Un nom respecté, une œuvre méconnue, p. 226. – Charles Journet: Jacques Maritain» «Théologien», 229.

XLVIII^e ANNÉE – N° 3 – JUILLET-SEPTEMBRE 1973

# Jacques Maritain
## 18 novembre 1882 - 28 avril 1973

A ceux qui aiment Jacques Maritain ou qui désirent le connaître un peu, nous dédions ce fascicule, où il pourront, sinon entendre le son de sa voix, du moins deviner celui de son âme, indomptablement soucieuse de rendre témoignage à la vérité sur tous les plans de la pensée et de la vie où il la sentait attaquée ou trahie ou – presque toujours hélas – diminuée: *Quoniam diminutae sunt veritates a filiis hominum*, c'était déjà la grande tristesse de saint Thomas d'Aquin.

Qu'on veuille voir ici l'hommage de profonde gratitude d'une très humble Revue à l'égard de l'Ami qui lui a montré dès le début, et constamment dans la suite, tant d'indulgence, et à laquelle ni Raïssa ni Jacques n'ont hésité à confier la primeur, elle de ses plus beaux Poèmes, et lui de ses plus pénétrantes et hardies Méditations.

# *QUI EST JACQUES MARITAIN?*

## I. – UNE GRANDE VOIX: L'ADIEU DE PAUL VI AU PHILOSOPHE ET AU CHRÉTIEN

*Avant la récitation de l'Angelus le dimanche 29 avril, Paul VI a cité une prière de sainte Catherine de Sienne dont c'était la fête ce jour-là, puis il a évoqué en ces termes la mort de Jacques Maritain, survenue la veille* [1].

[... Ecoutons ces paroles inédites d'une autre voix qui, aujourd'hui retient notre attention et nous attire: «Tout professeur s'efforce d'être le plus exact possible et aussi bien informé qu'il est possible dans la discipline particulière qui lui est propre. Mais il est appelé à servir la vérité d'une façon plus profonde. Le fait est qu'il lui est demandé d'aimer avant tout la vérité comme l'absolu auquel il est entièrement consacré: s'il est chrétien, c'est Dieu même qu'il aime.»

Qui parle ainsi? C'est Maritain mort hier à Toulouse. C'était vraiment un grand penseur de notre époque, un maître dans l'art de penser, de vivre et de prier. Il est mort seul et pauvre chez les Petits Frères du Père de Foucauld. Sa voix, sa figure demeureront dans la tradition de la pensée philosophique et de la méditation catholique. Nous n'oublierons pas sa présence sur cette Place, à la cérémonie de clôture du Concile, pour saluer le monde de la culture au nom du Christ notre Maître.

*Voici le texte du message adressé par Paul VI au Prieur des Petits Frères de Jésus.*

Très ému à la nouvelle du rappel à Dieu de Jacques Maritain, qui restera pour tous un philosophe de haute valeur, un chrétien à la foi exemplaire et pour Nous-même un ami particulièrement cher depuis sa mission auprès du Saint-Siège, Nous adressons à la famille religieuse où il a voulu terminer ses jours dans la contemplation et la prière l'expression de Notre sympathie attristée et le réconfort de notre Bénédiction apostolique.

PAULUS P.P. VI

[1] *Doc. cath.*, 20 mai 1973, p. 456.

## II. – EN GUISE D'AUTO-PORTRAITS

*En 1954, à Princeton, au cours d'une longue maladie où il lui vint à l'idée de laisser quelques Notes posthumes, Jacques Maritain s'interrogeait sur lui-même :*

Qui suis-je donc moi-même ? Un professeur ? Je ne crois pas ; c'est par nécessité que j'ai enseigné. – Un écrivain ? Peut-être. – Un philosophe ? je l'espère. – Mais aussi une espèce de romantique de la justice trop prompt à s'imaginer, à chaque combat livré, qu'elle et la vérité auront leur jour parmi les hommes. – Et aussi peut-être une espèce de sourcier collant son oreille sur la terre pour entendre le bruit des sources cachées et des germinations invisibles. – Et aussi peut-être, comme tout chrétien, en dépit et au milieu des misères et des défaillances de toutes les grâces trahies dont je prends conscience au soir de ma vie, un mendiant du ciel déguisé en homme du siècle, une espèce d'agent secret du Roi des Rois dans les territoires du Prince de ce monde, prenant ses risques, à l'instar du chat de Kipling qui s'en allait tout seul.

*Carnet de Notes, Paris 1965,*
*Desclée De Brouwer : 1965, p. 10*

Dans un ex-libris de Kolbsheim, sous la frondaison d'un beau chêne gravé par Jean Hugo et dont les racines mordent la terre, Jacques Maritain à écrit d'une main ferme ces trois petits mots :

JE N'ADORE QUE DIEU

*L'angoisse est dans le philosophe*
*non dans sa philosophie*

L'angoisse est le lot de la subjectivité. Elle est dans le philosophe, non dans sa philosophie, et si elle passe dans sa philosophie, c'est que sa philosophie a été infectée par son moi, et c'est aussi que son moi a trouvé ce moyen de se mettre à l'aise ; excogiter l'angoisse est plus confortable que de la souffrir.

Quel philosophe n'a l'angoisse pour compagne de sa destinée ? Ce n'est rien de se rouler sur le sol lorsque le pourquoi vous échappe. Vient le goût

de la mort quand l'œuvre même d'enchâsser les vérités dans les mots les plus vrais semble une trahison de la vérité. Heureux ceux dont l'angoisse a été transfigurée par la pureté des larmes: les biographes de saint Thomas nous disent qu'il pleurait beaucoup; le chef-d'œuvre de la plus sereine objectivité est né dans les larmes d'un saint. – Saint Thomas n'a pas travaillé dans la paix, mais dans le conflit et dans la hâte, et sommes-nous autre chose que des condamnés à mort qui se hâtent étrangement de donner leur message avant de passer là où tout message est inutile et où tout est vu à découvert? Il était si anxieux de savoir, qu'il allait poser son front sur l'autel pour avoir la lumière et dérangeait saint Pierre et saint Paul pour qu'ils l'éclairassent sur ses doutes. C'est qu'il était responsable de la plus lourde des tâches; il lui fallait porter, réaxer sans rien laisser perdre, et orienter pour les temps à venir tout l'univers de la pensée chrétienne; la moindre faute aurait tout perdu. – Sans parler de ses attentifs confrères qui épiaient tous ses mouvements en cherchant l'occasion de faire tomber son œuvre dans une des fosses du cimetière des hérésies, et qui sont bien parvenus à faire condamner sa doctrine à Paris et à Oxford, quand il n'était plus là pour la défendre. Est-ce pour cela qu'il pleurait? Il pleurait de voir assez pour défaillir sous le flot de ce qu'il ne voyait pas [1].

*Rome, Palazzo Taverna, janvier–avril 1947*

## «*Les manières d'agir de Dieu*»

*Texte lu (avec quelques coupures) par le Cardinal Journet lors de la Messe en mémoire de Jacques Maritain, célébrée par le R. Père Cottier O. P. le soir du 25 mai, en l'église Saint-Joseph à Genève.*

Le Prieur d'une toute jeune fondation de Bénédictins dans le Vaucluse m'écrit: «Un Père d'En Calcat en séjour chez nous vient de nous rapporter l'émotion qui saisit l'assistance lorsque à Toulouse, pendant la messe d'inhumation, le cardinal Guyot présenta en guise de sermon, sur magnétophone, une conférence de Jacques Maritain *voce propria* sur *le bonheur du ciel!*»

[1] *Court traité de l'existence et de l'existant*, Paris, Hartmann, 1947.

Mon désir est de laisser Jacques Maritain vous parler de lui ce soir. Le «moi» des égoïsmes est toujours haïssable, mais le «moi» des grandes âmes qui ont dit à Dieu un *oui* absolu, est-il autre chose qu'une transparence où nous sont dévoilées ses conduites mystérieuses et ses exigences parfois terribles à l'égard de ceux dont il veut faire, au sens fort, les disciples de son Fils bien-aimé? Il faut qu'il les désole afin de pouvoir les consoler, qu'il les creuse afin de pouvoir les combler, qu'il les réduise à Rien afin de pouvoir être Tout en eux.

Ainsi Dieu devait-il traiter notre ami. Il savait pour quelles tâches et par quels chemins il avait à le préparer. Les épreuves furent innombrables. A trois reprises – mais chaque fois plus profondément – elles ont été jusqu'aux limites de ce qu'une vie humaine peut endurer.

La première fois, l'épreuve, la nuit, fut commune aux deux jeunes mariés. Sous la cloche pneumatique du scientisme et du positivisme ils cherchaient un sens à la vie et désespéraient de pouvoir le trouver. Cette *angoisse métaphysique*, voici comment Raïssa nous la dépeint. Elle pénètre aux sources mêmes du désir de vivre, elle est capable de devenir un désespoir total et d'aboutir au suicide.

«Sans doute d'autres angoisses sont venues, d'autres douleurs, souvent immenses, mais cette détresse-là je ne l'ai plus jamais connue.

«Si nous devons renoncer à trouver un sens quelconque au mot *vérité*, à la distinction du *bien et du mal*, du *juste et de l'injuste*, il n'est plus possible de vivre humainement.

«Je ne voulais pas d'une telle comédie. J'accepterais une vie douloureuse, mais non une vie absurde.

«Cette vie que je n'ai pas choisie, je ne veux pas non plus la vivre dans de telles ténèbres. Car la comédie est sinistre. Elle se joue sur un théâtre de larmes et de sang.

«Que si notre expérience n'aboutissait pas, la solution serait le suicide; le suicide avant que les années n'aient accumulé leur poussière, avant que nos jeunes forces ne soient usées. Nous voulions mourir par un libre refus, s'il était impossible de vivre selon la vérité» [1].

Un peu plus tard, parlant de son ami Ernest Psichari, Jacques s'écriera: «Ah! sainte Lumière, ceux qui viennent à toi du fond de l'abîme t'aiment peut-être d'un amour plus impétueux que les autres lorsque tu leur es

[1] *Les grandes amitiés*, 1949, pp. 89–91.

montrée; mais au prix d'une intensité de misère dont n'ont pas même idée ceux qui ont eu la grâce de naître et de grandir dans la foi» [1].

La seconde épreuve, la seconde nuit, plus mystérieuse encore, est propre à Jacques. Ils habitaient alors à Versailles. Voici comment il la décrit: «Est-ce en 1911, est-ce en 1912, j'ai été tout à coup assailli de *violentes tentations contre la foi*. Jusqu'alors les grâces du baptême avaient été telles que ce que je croyais, il me semblait le *voir*, c'était l'évidence même. Maintenant il me fallait apprendre ce qu'est la nuit de la foi. Fini d'être porté dans les bras, j'étais brutalement mis par terre. Je me souviens de longues heures de tortures intérieures, rue de l'Orangerie, seul dans la chambre du quatrième dont j'avais fait une espèce de réduit pour le travail. – Je me gardais d'en parler. Je suis sorti de cette épreuve par la grâce de Dieu, très fortifié; mais j'avais perdu mon enfance. Je me consolais en pensant qu'il avait sans doute fallu ça, si je devais être de quelque service aux autres» [2].

Il avait perdu son enfance. Et il était seul intérieurement pour lutter contre les ténèbres du monde. «Ma solitude à moi, écrit-il alors, il me semble que c'était celle d'une espèce de scaphandrier maladroit, avançant comme il pouvait au milieu des larves du temps. On ne saura jamais de quelles tentations de tristesse noire et de désespoir un philosophe peut être exposé, à mesure qu'il descend dans la connaissance de soi-même et de la grande pitié qui est au monde. C'est dans la *nuit* qu'enfin sera ici-bas son repos, si – dans cette nuit plus proche de Dieu que le jour, plus désolée aussi, – une *main invisible* qu'il aime, le conduit comme un aveugle» [3].

C'est alors que pouvait venir la troisième épreuve, la plus terrible, celle de la mort de Raïssa. Cela n'est pas facile à dire, écrit Jacques Maritain. «Cela concerne *les manières d'agir de Dieu*. En un instant où tout a croulé pour nous deux, et qui a été suivi de quatre mois irrespirables, Raïssa a été murée en elle-même par une soudaine attaque d'aphasie. Quelques progrès qu'elle ait faits pendant plusieurs semaines à force d'intelligence et de volonté, toute communication profonde restait coupée. Et ensuite, après une rechute, elle ne pouvait qu'à peine articuler les mots. Dans le suprême combat où elle était engagée personne ici-bas n'a pu l'aider, moi pas plus

[1] *Antimoderne*, 1922, p. 215.
[2] *Carnet de notes*, p. 203.
[3] *Ibid.*, p. 105.

qu'un autre. Elle gardait la paix de son âme, son étonnante lucidité, son humour, le souci de ses amis, la crainte de peiner autrui, et son merveilleux sourire – cet inoubliable sourire avec lequel elle a dit *merci* au Père Riquet après l'extrême-onction –, et la bouleversante lumière de ses admirables yeux; à ceux qui l'approchaient elle donnait toujours, – et avec quelle étonnante largesse silencieuse, pendant la grande paix des deux derniers jours où tout n'était plus que respiration d'amour, – elle donnait je ne sais quel impalpable don qui émanait du mystère dans lequel elle était enfermée. – Et pendant tout ce temps elle a été implacablement détruite, comme à coups de hache, par ce Dieu qui l'aimait à sa terrible manière, et dont l'amour n'est «doux» qu'au regard des saints, ou de ceux qui ne savent pas ce qu'ils disent.

«Eh bien, cette manière implacablement *sacrificielle* dont Dieu l'a traitée dans sa dernière maladie (et qui a été comme un sceau mis sur toute sa vie) signifie à mes yeux que, d'une volonté très spéciale, il la veut – plus que jamais – et selon des modes que je n'aurais pu concevoir auparavant – toute donnée, toute livrée [1]. Il nous a pris la tunique, donnons-lui le manteau. Tout a été brisé, qu'est-ce qui reste à garder pour soi?» [2].

Tout a été brisé. Dieu nous a pris la tunique, donnons-lui le manteau. Le moment est venu des supêmes renoncements. Comment les comprendre?

«Essayons, écrit Jacques Maritain, d'imaginer ce qui se passe dans l'âme d'un saint au moment crucial où il prend sa première décision irrévocable. Représentons-nous saint François d'Assise quand il rejette ses vêtements et paraît nu devant son évêque, ou saint Benoît Labre quand il décide de devenir un mendiant pouilleux vagabondant sur les routes. A la racine d'un tel acte il y a eu quelque chose de si profond dans l'âme qu'on ne sait comment l'exprimer – disons que c'est un simple refus – non un mouvement de révolte, qui est temporaire, ni de désespoir, qui est quelque chose de passif – mais plutôt un simple refus, un refus total, stable, suprêmement actif, d'accepter les choses comme elles sont: ici il n'est pas question de savoir si les *choses* et la *nature* et la figure de ce monde sont bonnes dans leur essence, – oui elles le sont, l'être est bon dans la mesure même où il est, la grâce parfait la nature et ne la détruit pas, – ces vérités n'ont rien à voir avec l'acte intérieur de rupture que nous considérons. Cet acte a

[1] Par la divulgation de son secret, pour une part.
[2] *Journal de Raïssa*, 1963, pp. 8–9.

affaire avec un *fait existentiel:* les choses comme elles sont ne sont pas tolérables, elles ne sont décidément pas, positivement pas tolérables. Dans la réalité de l'existence, le monde est infecté de mensonge, et d'injustice, et de méchanceté, et de détresse et de misère, la création a été gâchée par le péché à un tel point que, dans le fond du fond de son âme, le saint refuse de l'accepter comme elle est. Le mal – j'entends la puissance du péché et l'universelle souffrance qu'elle entraîne, la pourriture de néant qui ronge partout les choses, – le mal est tel, que la seule chose qu'on ait sous la main pour y remédier, et qui enivre le saint de liberté, d'exultation et d'amour, est de tout donner, tout abandonner, et la douceur du monde, et ce qui est bon, et ce qui est meilleur, et ce qui est délectable et permis, pour être libre d'être avec Dieu; c'est d'être totalement dépouillé et donné afin de se saisir du pouvoir de la croix, c'est de mourir pour ceux qu'il aime. C'est là un éclair d'intuition et de vouloir au-dessus de tout l'ordre de la moralité humaine. Une fois qu'une âme a été touchée au passage par cette aile brûlante elle devient partout étrangère. Elle peut tomber amoureuse des choses, jamais elle ne se reposera en elles. Pour racheter la création le saint fait la guerre à toute la fabrique de la création, avec les armes nues de la vérité et de l'amour. Cette guerre commence dans les recès les plus cachés de son âme et de son désir, elle se terminera avec l'avènement d'une nouvelle terre et de nouveaux cieux, quand tous les puissants de ce monde auront été humiliés et que tout ce qui est méprisé aura été exalté. Le saint est seul a fouler le pressoir, et parmi les peuples il n'est personne avec lui» [1].

Ceux à qui il a été donné d'entrevoir ces choses, et le mystère de la corédemption des saints à la Rédemption du Christ, comment ne verraient-ils pas les cieux s'entrouvrir et l'Eglise de la gloire descendre à la rencontre de notre ici-bas? Alors une grande mansuétude, une grande douceur emplit leur cœur. Dans une causerie à ses Petits Frères de Toulouse, Jacques Maritain se plaît à leur rappeler que «*l'autre monde* est présent dans notre monde, il s'y enfonce comme la foudre, – invisiblement. Dans chaque tabernacle il y a Jésus en gloire dans son humanité et sa divinité. Et il y a aussi le ciel, selon que dans l'Eucharistie le Corps du Seigneur est lui-même le signe de son corps mystique.

«Ils sont tous là à se presser derrière lui, non pas sacramentellement

[1] *La signification de l'athéisme contemporain*, 1949, p. 22.

présents, certes; présents toutefois par leur attention, leur adoration de Jésus et leur amour pour lui, mais aussi leur amour pour nous. *Là où est le corps se rassembleront les aigles*, Mt. 24, 28. *Virtuellement*, tous les saints du ciel sont dans votre chapelle, autour du tabernacle. Et *actuellement*. d'une manière plus spéciale, ceux qui vous aiment et que vous aimez en propre, et qui adorent Jésus avec vous.

«Et si nous ne pouvons pas les imaginer, nous pouvons les aimer. Et s'il y a un terrible rideau entre le monde invisible et le monde visible, l'amour nous fait passer derrière, c'est le même amour de charité qui est en eux et en nous; par notre amour nous les atteignons comme ils nous atteignent, et par notre prière aussi.

«De ce point de vue on comprend bien l'importance, méconnue par des liturgistes plus ou moins archaïsants, de l'exposition du Saint Sacrement et des heures d'adoration qui y sont consacrées. C'est la porte du ciel ouverte sur la terre. Et nous regardons à travers cette porte avec les yeux de la foi» [1].

[1] *Carnet de notes*, p. 360.

# *L'EGLISE ET LE MONDE*

*Les Petits Frères de Jésus ont la gentillesse de nous confier, admirable et lucide condensé de sa doctrine, le texte inédit de la dernière causerie que J. Maritain leur a faite à Toulouse, vers Pâques 1973.*

1. Il y a deux grandes Patries *essentiellement différentes* auxquelles, s'il est chrétien, tout homme appartient: l'Eglise et le Monde.

2. En premier lieu, l'Eglise, Corps du Christ et Epouse du Christ. Son souverain est le Christ, dont la souveraineté ne fait qu'un avec celle du Père.

L'Eglise aime le Monde parce qu'il est l'œuvre du *Père* et que le Fils s'y est incarné, et aussi parce qu'il est beau. Mais de même que le travail et l'équipement d'aucune des patries qui se partagent le globe ne sauraient être au service d'une autre de ces patries, de même le travail et l'équipement de cette grande Patrie qu'est l'Eglise ne sauraient être au service de l'autre grande Patrie; ils ne sont pas au service du Monde; ils sont au service d'un bien commun qui est la vie éternelle, et ils sont ordonnés à la fin propre de l'Eglise elle-même: dire (et en toute occasion) *la divine Vérité* et témoigner pour elle, comme Jésus l'a fait, et souffrir avec lui les douleurs de la sainte Croix, qui est le suprême recours et la suprême arme de l'Eglise, comme l'Evangile est sa loi, – et aider les hommes qui sont ses membres à tendre chacun, autant qu'il peut, à la perfection de la charité, en vivant, comme elle vit elle-même, personne «indéfectiblement sainte», sous l'empire du *Saint-Esprit*. Et c'est à une telle vie que chaque chrétien est appelé à se dédier tout entier, en tant qu'il est citoyen de cette Patrie-là, qui est *du ciel*.

Toutes les œuvres de miséricorde accomplies par l'Eglise (soin des pauvres, des affligés, des malades, etc.) sont accomplies en vue et au nom de ce que l'Evangile exige. Tant mieux si elles profitent au bien du Monde (ce qu'elles font en effet), mais ce n'est pas *directement* en vue et au service du bien du Monde qu'elles sont accomplies. (Et le Monde le sent bien, c'est pourquoi il en profite sans en être reconnaissant, il s'en méfierait plutôt.) Aussi

bien les œuvres de miséricorde relèvent-elles de la charité de l'Eglise envers tous les hommes, et ne concernent-elles pas la relation, dont il sera question plus loin, entre les deux grandes Patries prises comme telles.

3. L'autre grande Patrie à laquelle appartient chaque chrétien est le Monde. Et le Monde se trouve partagé entre *deux* dominations: la domination du *Suprême Souverain* qui est le Père et a créé toutes choses, et la domination du grand révolté qui est le *prince de ce monde.*

Le Monde subit sans s'y plaire (ni même y penser) la domination des mystérieux desseins et de la providence et de la patience du Père. Il subit en s'y plaisant la domination de ce que lui offre le prince de ce monde. Et à proportion même du plaisir qu'il prend là, il n'aime ni Jésus ni l'Eglise, il les hait.

Il est normal que son travail et son équipement soient au service de ses biens à lui; mais en tant qu'il est soumis à la domination de son prince, ces biens sont l'orgueil de l'esprit et les luxes de la chair.

Chaque chrétien est, mais non pas selon son être entier, citoyen de cette autre grande Patrie qu'est le Monde; il ne se dédie qu'*à demi* aux œuvres de celle-ci. Il travaille de bon cœur et avec amour pour les biens du Monde, selon que le Monde est soumis à la domination de l'infinie et inscrutable sagesse du Père qui a créé toutes choses et est le Suprême Souverain de tout. Mais il ne travaille pas pour les biens du Monde, il s'y soustrait au contraire et s'y oppose dans la mesure où il le peut, selon que cette Patrie-là est soumise à la domination des menteuses et perverses ambitions du prince de ce monde, et à l'empire de *l'esprit du monde*, auquel nous sommes appelés à n'absolument rien accorder.

Toutes les grandes réussites dont le Monde est capable sont ambivalentes car elles dépendent *à la fois* des suprêmes desseins de Dieu et des manœuvres et agissements du prince de ce monde, ou au moins de son rôle initial dans la longue histoire de toutes les faiblesses du genre humain. (Dans ces faiblesses que comporte de soi notre nature et qui ont été aggravées par la blessure du premier péché, Satan n'a pas du reste ou seulement le rôle initial qui a consisté à séduire Eve et Adam, il y glisse aussi, au cours de l'histoire, et plus souvent sans doute que nous ne pensons, des interventions furtives).

Et le progrès de l'histoire du Monde est progrès *à la fois* dans la ligne du bien et dans celle du mal. Et le chrétien appartient à cette autre grande Patrie et est prêt à livrer sa vie pour elle quant à tout ce qui se fait et

progresse là dans la ligne du bien; il n'est pas *de ce monde* quant à tout ce qui se fait et progresse là dans la ligne du mal et en empoisonnant l'existence de l'être humain.

4. S'agit-il, finalement, de la relation entre les deux Patries prises comme telles, l'Eglise aime le Monde pour les raisons que j'ai notées au début, elle aime le Monde comme l'a aussi aimé Celui qui a pris sur lui tous les péchés du monde. Et elle veut aider le Monde selon qu'il avance dans la ligne du bien; l'aider non pour le dominer ni pour entrer à son service, ni pour conclure avec lui une espèce d'alliance politique telle que l'alliance entre deux Etats, dans laquelle chacun ne cherche que son propre avantage.

L'Eglise aide le Monde en lui *disant la vérité* au sujet des affaires temporelles elles-mêmes quand elles touchent à quelque chose d'essentiellement réclamé par la nature humaine ou de naturellement sacré dans l'homme. Car la divine Vérité que l'Eglise a charge d'enseigner ne porte pas seulement sur Dieu, la vie éternelle et les mystères de la foi, elle porte aussi sur les choses de la terre et la vie dans le temps selon qu'y est en cause un absolu dans l'homme: la dignité humaine à respecter en tous, la justice à ne pas violer, la paix à chercher ici-bas, la lutte contre la misère à mener partout et en tout pays... Mais c'est en disant au Monde *la vérité* là-dessus, et en témoignant pour cette vérité, c'est au nom de la divine Vérité, et seulement pour dire la divine Vérité, que l'Eglise intervient ainsi dans le social-politique, fût-ce au prix de persécutions (de nos jours il y a des évêques qui ont été jetés en prison par certains Etats pour avoir publiquement protesté contre des iniquités commises par ceux-ci). Loin de se désintéresser de notre Patrie ou de l'abandonner à elle-même, c'est en lui *disant la vérité* que l'Eglise coopère le plus efficacement possible à son bien. Comme dit le proverbe russe cité par Soljénitsyne, «Une parole de vérité pèse plus que le monde entier».

Quant à cette autre Patrie qu'est le Monde, l'amour envers l'Eglise n'est certes pas son fort. Il voit en elle une formidable Puissance sur les hommes à utiliser à son propre profit, et ne cherche qu'à se servir d'elle (disons plus exactement: de son personnel). Dans le passé, le monde – monde de l'Ordre ou du soi-disant Ordre établi – n'y a que trop bien réussi. Aujourd'hui, selon les vues d'une partie égarée de ce même personnel (mais non pas, à coup sûr, de la masse du peuple de Dieu, ni du grand nombre des âmes fidèles qui y souffrent, ni des petits troupeaux que le Saint-Esprit y suscite et y multipliera pour préparer une nouvelle Pentecôte), c'est à

l'Eglise de rêver de se mettre au service du monde, – monde, cette fois, de la soi-disant Révolution, et des chimères du soi-disant Homme moderne.

Et pour autant que le Monde se trouve *sous la domination de son détestable prince*, il déteste la divine Vérité que l'Eglise lui rappelle concernant les affaires du temps quand elles touchent à quelque chose de naturellement sacré, qu'en aucun cas et sous nul prétexte il n'est permis de violer.

Mais pour autant que le Monde se trouve *sous la domination de la justice et de la bonté du Père*, il agit pour la vraie fin en vue de laquelle il a été créé. Il a été créé pour l'homme; et donc pour permettre à l'homme de faire avancer sa vie temporelle dans la ligne du bien, en d'autres termes d'améliorer autant que possible (autant que le rend possible notre nature blessée) la condition humaine ici-bas. Mon ami Saul Alinsky, qui était plongé tout entier dans le temporel, a dit qu'il souhaitait mourir pour une juste démocratie. C'est en pensant à lui que j'ai écrit plus haut que nous devons être prêts à livrer notre vie pour cette grande Patrie qu'est le Monde quant à tout ce qui se fait et progresse là dans la ligne du bien.

Et cela reste vrai même en ce qui concerne le monde moderne, quoique celui-ci devienne de plus en plus intolérable, et nous fasse aspirer à une révolution de type entièrement nouveau, tout différent du type marxiste et totalitaire, où nous soyons, dans le respect de la dignité humaine en tous et dans la liberté, enfin délivrés de l'universelle et absolue souveraineté de l'argent. Ce qu'on se plaît à appeler le monde moderne! On n'a jamais vu de monde aussi incapable, en dépit de ses belles et menteuses promesses, de rendre l'homme moins malheureux sur la terre, ni de monde qui réussisse aussi bien à nous exiler de cette grande et féconde Nature en laquelle a ses racines l'existence de toutes choses avec leurs lois, ni à faire de nous, – en abusant stupidement d'une activité de l'esprit bonne et excellente en soi comme est la science, – des barbares occupés à saccager leur propre nature.

Tandis cependant que le temps passe, le monde moderne cesse d'être moderne. A beaucoup d'entre nous nombre de ses aberrations paraissent déjà vieillies. Un jour viendra, – c'est là qu'est mon espoir en les jeunes générations, – où cette grande Patrie qu'est le Monde retrouvera dans une bonne mesure, au milieu de maux eux-mêmes nouveaux, selon la loi de l'histoire du monde, la vraie fin pour laquelle elle a été créée, et où une nouvelle civilisation donnera aux hommes, non pas certes le parfait bonheur, mais un statut plus digne d'eux et plus heureux sur la terre. Car je ne pense pas que soit épuisée l'étonnante patience de Dieu, ni que le jugement dernier soit pour demain.

# *QUELQUES PAGES DES DERNIERS LIVRES* [1]: *I. – L'ART ET LA POESIE*

## *Beauté transcendantale et Beauté sensible ou esthétique* [2]

Considérons la beauté esthétique, soit des choses de la nature soit des œuvres d'art. Et quand je dis beauté esthétique, je distingue cette beauté esthétique de la beauté transcendantale [3]. La *beauté transcendantale*, c'est la splendeur de tous les transcendantaux réunis, elle est coextensive à l'être, elle est comme la gloire de l'être: toute chose est belle dans la mesure où l'être brille en elle; c'est ainsi qu'il y a des beautés purement intelligibles comme la vertu; c'est ainsi que Dieu est suprêmement beau. Mais la *beauté esthétique*, nous dirons qu'elle est une détermination particulière de la beauté transcendantale; c'est la beauté transcendantale faisant face non pas à un pur intellect, à une pure intelligence, mais tout à la fois à l'intellect et au sens: disons au sens pénétré d'intelligence, imbu d'intelligence, au sens comme pointe acérée de l'intelligence, ou, si vous voulez, à l'intellection comme enveloppée dans la perception des sens (la présence du sens, qui est quelque chose de particulier et d'humain, dépendant de notre constitution charnelle, est absolument indispensable à la notion de beauté esthétique); la beauté esthétique est la beauté transcendantale comme faisant face au sens intelligencié. Le résultat, c'est que *dans cet ordre-là*, par rapport aux convenances du sens intelligencié, *les choses se divisent en belles et laides*. Dans l'ordre en question, tout n'est pas beau. Le beau et le laid nous apparaissent alors comme des espèces *esthétiques* de la même manière que le bien et le mal sont des espèces *morales*. Nous sommes là dans un ordre particulier autonome et irréductible; un ordre qui se suffit à lui-même. L'homme comme être connaissant, comme intelligence usant du sens, est au centre de l'ordre du Beau esthétique, et c'est par rapport à lui, par rapport au sens intelligencié que les choses se partagent en belles et laides; cette distinction entre beau et laid s'applique à toutes les choses sensibles, mais est relative à l'homme comme centre connaissant.

[1] A l'occasion du grand Prix national des Lettres, décerné à l'unanimité à Jacques Maritain le 14 novembre 1963, *Nova et Vetera*, 1964, N° 1, pp. 1-27, a publié *Quelques textes de Jacques Maritain*.

[2] Il y a dans ce texte la réponse à plusieurs blasphèmes de Nietzsche.

[3] Transcendantal = qui dépasse les catégories de l'être.

Nous voilà conduits à considérer *la catégorie du laid;* du laid, du vil, du répugnant, du sale, de l'immonde, du gluant, du visqueux, du nauséeux. C'est là un aspect de la nature et de l'existence. Dans le monde *animal*, nous trouvons des scorpions, des poux, des puces, des vers, certaines formes de poissons qui naturellement nous répugnent. Dans le monde *humain*, nous trouvons tout ce qu'il y a de cadavérique et de corrompu, et bien des choses se rapportant aux fonctions animales, et bien des choses se rapportant à nos calculs et à nos lâchetés dans notre vie morale, qui ont ce caractère de laideur, ou de saleté répugnante, nauséabonde. Eh bien, *cette catégorie du laid, du vil, n'a pas de sens pour un pur intellect*, n'a pas de sens pour Dieu. Dieu voit toutes choses d'une manière purement intelligible, nullement sensible. Le laid, c'est ce qui déplaît étant vu, ce qui déplaît au sens intelligencié. Là où il n'y a pas de sens, il n'y a pas de laideur. Pour un pur intellect, toute chose matérielle est une sorte de nombre spacio-temporel, – Pythagore avait pressenti cela. Nombre et mesure, situation, espace-temps, énergies et qualités physiques: voilà la manière dont un intellect pur connaît les choses matérielles, en tant qu'elles sont de l'être. Etant cela, toute chose est belle. Il n'y a rien de laid dans la nature.

Mais l'homme a des sens et connaît par eux. Remarquons que les choses que nous appelons répugnantes, laides ou viles sont souvent nuisibles à l'homme. (Alors la fonction pratique de la connaissance sensible est en jeu.) Mais il n'en est pas toujours ainsi. Ce qui est essentiel à la catégorie du laid, du vil, du répugnant, c'est qu'elle répugne à la proportion interne du sens lui-même, au *logos*, à la *ratio*, comme dit saint Thomas, en quoi consiste le sens lui-même. Les choses en question portent ainsi en elles une signification *anti-humaine* (offensante ou dégradante ou dé-concertante pour l'homme, pour le sens intelligencié), de telle sorte qu'il serait anormal pour un homme de ne pas sentir de cette façon, de ne pas trouver que les formes de la catégorie du laid sont répugnantes, d'aimer les monstres. Pour Dieu, au contraire, il n'y a rien de laid, d'esthétiquement laid (comme il n'y a rien d'esthétiquement beau), il n'y a rien de dégradant, il y a seulement la beauté transcendantale, – infiniment plus riche et délicieuse pour l'esprit pur que la beauté esthétique pour nous. Toutes choses au regard de Dieu sont plus ou moins belles, aucune n'est laide [1].

[1] Dans la clarté de Dieu, rien de laid, rien d'étrange
La grenouille est aussi parfaite que l'archange.
Dieu comprend l'un et l'autre, et le trouve aussi beau
Le chant de l'alouette et le cri du corbeau. Angelus SILESIUS
*Traduit par Dom Jean-Baptiste Porion*

On peut observer ici, incidemment, que l'art s'efforce à sa manière d'imiter cette condition particulière aux purs esprits, – c'est un effet de la spiritualité même de l'art; il tire de la beauté, – de la beauté esthétique transcendantalisée, – des choses laides et des monstres, il cherche à surmonter la distinction entre le beau et le laid en absorbant le laid dans une espèce supérieure de beauté.

En tout cas, lorsque les sens disparaissent, l'*ordre esthétique*, cet ordre particulier, autonome, irréductible, se suffisant à lui-même, est, si je puis dire, reconquis par l'*ordre universel*, par l'ordre de la beauté transcendantale, est repris, ressaisi par elle, il ne lui échappe pas. Alors le beau esthétique est absorbé dans le beau transcendantal. Nous sommes transférés, une fois les sens abolis *au-delà du beau et du laid* esthétiques.

La tentation qui peut se produire, c'est de concevoir les choses morales sur le modèle des choses esthétiques. Alors on croira qu'à un moment donné, lorsque nous avons dépassé les relativités du sens, nous passons *au-delà du bien et du mal*, au-delà du partage éthique entre le bien et le mal (Spinoza, Nietzsche). Erreur cruciale. Il y a une certaine laideur *morale*, non esthétique, qui ne disparaît pas lorsque les sens disparaissent, parce que le mal moral se prend non par rapport au sens, mais par rapport à une règle qui est l'intellect et la raison, et en dernière analyse l'éternelle raison créatrice elle-même. De sorte qu'*un au-delà du beau et du laid* existe, mais *un au-delà du bien et du mal* n'existe pas.

*Neuf leçons sur la philosophie morale*
*Paris, Téqui, 1949, pp. 63–65*

*Le Surréalisme ou la répudiation de la Beauté*

*De François Mauriac, lors de la mort d'André Breton, Figaro littéraire, 6 octobre 1966:* «Ce fut le combattant d'un combat spirituel où les morts ne se comptent plus. Que c'est étrange de lire toutes ces chroniques sur le surréalisme et qui célèbrent toutes sa victoire, sans que personne ait osé envisager le phénomène surnaturel qui s'y manifeste. Le seul chrétien aujourd'hui qui aurait long à en dire sur ce sujet s'est écarté de nous et il se tait: c'est Jacques Maritain, qui, avec sa femme Raïssa, a mené cette lutte angélique. La pous-

sière aujourd'hui en est retombée; on ne se bat plus, on ne se convertit plus chez les écrivains, on n'y apostasie même plus.»

*C'est en 1953 qu'avait paru à New York «Creative intuition in art and poetry», et la traduction française revue par l'auteur «L'intuition créatrice dans l'Art et la Poésie», Paris, Desclée De Brouwer, 422 pages, ne devait sortir qu'en 1966. Il y est parlé à plusieurs reprises du surréalisme. Voici en quels termes.*

Je pense que le surréalisme mérite une attention toute particulière en raison de sa signification exceptionnelle pour tous les problèmes qui nous occupent. Les surréalistes m'intéressent parce qu'il y a de vrais poètes parmi eux, et parce que je ne puis oublier comment ils ont pu éveiller à la poésie et conduire à la destruction quelques jeunes gens, disparus aujourd'hui, qui étaient parmi les plus purement doués et les plus menacés à une époque encore capable de ce que Rimbaud appelait le *combat spirituel*. J'ai du respect, non pour la vantardise et la sophistique surréalistes, mais pour *le surréalisme comme phénomène spirituel* – d'une intensité considérable, et où l'on voit de nobles qualités de l'esprit tomber d'en haut, et une poésie vouée à la ruine jeter sa dernière flamme secrète aux frontières de la mort.

[...] Avec le surréalisme il ne s'agit plus simplement de se délivrer de la raison conceptuelle, logique, discursive. Il s'agit de se délivrer de la raison absolument parlant; de tendre toutes ses forces d'une façon systématique et délibérée, pour nier la suprême autonomie d'une puissance spirituelle par nature, pour rejeter à la fois, partout et sous tous les rapports, le contrôle de la raison consciente et, même dans sa vie préconsciente, l'intuitivité supérieure de l'intellect, et pour lâcher les puissances infinies de l'irrationnel dans l'homme – en vue de libérer en lui l'*Übermensch*...

En fait, la poésie est devenue pour les surréalistes un pur *instrument de prospection*, elle a été mise au service de toutes les ambitions spirituelles de l'homme; on lui a demandé des succédanés trompeurs et clinquants de la science, de la métaphysique, de la mystique, de la sainteté. Tout ce qui lui reste, c'est d'être un vide affamé, une perceptivité poétique entièrement vide, qui se satisfait *au-dehors*, avec les pseudo-miracles du hasard ou de la sorcellerie. C'était à prévoir, car la poésie est une fin en soi et un absolu. Et pour le surréalisme, il n'y a pas, il ne doit pas y avoir de fin en soi, ni d'absolu, à part l'homme lui-même dans ses possibilités de développement, pp. 73–75.

Le surréalisme a séparé la connaissance poétique de la beauté et de toute fin transcendante. La fin dernière et le centre, dès lors, ne peuvent être

que l'homme, et la révélation de l'homme, à effectuer par la désorganisation de tout son organisme psychique et moral, libérant les pouvoirs magiques de l'inconscient. Quant à la révélation authentique visée par la poésie – cette révélation, dans une œuvre d'art, des profondeurs spirituelles de la subjectivité humaine éveillée au monde par l'émotion intuitive – elle devient le message du *hasard objectif* (des mystérieuses intentions attribuées à la chance, et du torrent des forces obscures dans lesquelles l'homme et le monde communiquent), message transmis par l'écriture automatique.

Et par la voie de la destruction, l'homme, tel le phénix mythique, sera finalement transfiguré en lumière, et récupérera tout le pouvoir qu'il avait été capable d'attribuer à Dieu. Ainsi la réalisation d'une œuvre, qui est la vraie gloire de l'artiste, est remplacée par la quête de la toute-puissance du sujet humain.

Et la délectation que donne la beauté est remplacée par les délices de l'expérience de la suprême liberté dans la nuit de la subjectivité. Les premiers fruits de cette transfiguration future ne sont-ils pas atteints dans cet état que Breton décrit comme «un anéantissement de l'être en un brillant intérieur et aveugle qui ne soit pas plus l'âme de la glace que celle du feu?» Etrange énoncé qui, à sa manière cryptique, désigne le grand secret de la gnose magique – cette expérience spirituelle de l'éclat aveugle du néant, où toutes les différences sont abolies et toutes les contradictions unifiées par la vertu du vide, et où l'âme croit qu'elle est transférée au-dessus de toutes choses et jouit d'une liberté infinie. Mystique noire à laquelle mène en fin de compte la naissance poétique transformée en connaissance absolue.

La répudiation de la beauté se paye cher. La poésie se trouve alors employée à des fins contraires à sa nature, et dominée par la soif d'une fausse connaissance dont on suppose qu'elle serait la source. Pourtant la poésie n'est pas détruite, la poésie existe encore, dans un état d'exaltation fébrile de la faculté de rêver... J'entends dans l'expérience surréaliste elle-même. Mais... le jaillissement poétique a été déplacé vers le dehors, on l'attend du *hasard objectif* et du merveilleux du monde. Au-dedans de l'âme, la poésie n'est plus qu'une perceptivité vide; et le pouvoir du vide, dont elle jouit, est capable de développer dans les sens un *goût* admirablement aigu, et de nourrir un parfait désespoir, et de tuer nombre de jeunes hommes avec une sûreté remarquable, p. 177.

[...] Le monde aujourd'hui ne risque pas de périr d'un excès de poésie, même de poésie devenue folle. Et les grandes forces qui tendent à la fois

*à déifier et à détruire l'homme*, et dont le surréalisme est un symptôme particulier, disposent de moyens singulièrement plus vastes et plus puissants de réalisation.

Sur un point spécial, il est vrai, les surréalistes ont été les prophètes du monde moderne: je veux parler de la *répudiation de la beauté*. Mais ils ont congédié la beauté pour l'amour de la connaissance magique, tandis que le monde moderne, avec infiniment plus de succès, *congédie la beauté au service des travaux forcés*. Arrêtons-nous à ce fait. La répudiation de la beauté est une chose fort dangereuse – sinon pour l'art, qui *ne peut pas* en réalité divorcer d'avec la beauté, du moins pour l'humanité. Car l'homme, comme le dit saint Thomas, ne peut pas vivre sans délectation, et faute de délectations spirituelles, il passe aux charnelles (II-II, 35, 4, ad 2).

L'une des orientations vicieuses qui avilissent notre civilisation industrielle moderne est une sorte d'ascétisme au service de l'utile, une sorte de mortification impie qui ne tend à aucune vie supérieure. Les hommes sont encore capables d'excitation et de délassement, mais ils sont presque complètement privés de tout plaisir et repos de l'âme – vie qui paraîtrait insensée même aux grands matérialistes de l'antiquité. Ils se flagellent, ils renoncent à la douceur du monde et à tous les ornements du terrestre séjour, *omnem ornatum saeculi*, avec la seule stimulation de travailler, travailler, travailler, et d'acquérir un empire technologique sur la matière. Leur vie quotidienne ne manque de rien autant que des délectations du sens intelligencié; et il n'est pas rare que même les églises où ils prient soient des chefs-d'œuvre de laideur. [...] Rien d'étonnant que toutes sortes de drogues, depuis l'alcool ou le marijuana jusqu'au culte de la Vénus charnelle, occupent une place croissante dans le processus de compensation.

Le phénomène de déshumanisation dont je viens de parler peut-être surmonté. L'art détient là une mission exceptionnelle. Il est le pouvoir de guérison et l'agent de spiritualisation le plus naturel dont ait besoin la communauté humaine, pp. 178–179.

*Poésie et Métaphysique*

La poésie est nourriture spirituelle. Mais elle ne rassasie pas, elle augmente seulement la faim de l'homme, et c'est sa grandeur [...] La poésie est le ciel de la raison ouvrière. La poésie est une divination du spirituel dans les choses du sens – qui s'exprime elle-même dans les choses du sens et dans une délectation sensible. La métaphysique aussi poursuit une proie

spirituelle, mais la métaphysique est engagée dans la connaissance abstraite, alors que la poésie donne la vie à l'art [...] Le plus réel que la réalité, *le surréel* (je n'abandonnerai pas ce mot aux surréalistes), le surréel que toutes deux poursuivent, la métaphysique doit l'atteindre dans la nature des choses, alors qu'il suffit à la poésie de le toucher en quelque signe que ce soit. La métaphysique donne la chasse aux essences, et à l'acte même d'être, la poésie à tout éclair d'existence qui luit sur la route, et à tout reflet d'un ordre invisible. *L'intuition créatrice, p. 222*

*«Cette sorte d'imperfection par laquelle l'infini blesse le fini...»*

C'est en vertu de cette nature transcendantale de la beauté, même de la beauté esthétique, que toute grande poésie éveille en nous, d'une manière ou d'une autre, le sens de notre mystérieuse identité, et nous attire vers les sources de l'être. Qu'on se rappelle la page où Baudelaire, auquel l'art moderne doit d'avoir pris conscience de la qualité théologique et de la spiritualité tyrannique de la beauté, a traduit dans son propre langage» un passage du *Poetic Principle* de Poe: «C'est cet admirable, cet immortel instinct du Beau, dit-il, qui nous fait considérer la Terre et ses spectacles comme un aperçu, comme une *correspondance* du Ciel... C'est à la fois par la poésie et *à travers* la poésie, par et *à travers* la musique, que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau; et quand un poème exquis amène les larmes au bord des yeux, ces larmes ne sont pas la preuve d'un excès de jouissance; elles sont bien plutôt le témoignage d'une mélancolie irritée, d'une postulation des nerfs, d'une nature exilée dans l'imparfait, et qui voudrait s'emparer immédiatement, sur cette terre même, d'un paradis révélé».

C'est ici peut-être que nous pouvons le mieux saisir pourquoi beauté ne signifie pas simplement perfection. Car n'importe quelle chose parfaite à tout égard dans son propre genre, n'importe quelle chose «totalement parfaite» sur terre, est à la fois totalement terminée et sans aucun manque, par suite *elle ne laisse rien à désirer* – et elle manque dès lors de cette aspiration et de cette mélancolie irritée dont parlait Baudelaire, qui est essentielle à la beauté ici-bas. Elle manque d'un manque. Un manque est manquant dans toute exécution totalement parfaite (avec tout le respect dû à Toscanini). Une chose finie totalement parfaite est infidèle à la nature transcendantale de la beauté. Et rien n'est plus précieux qu'une certaine

faiblesse sacrée, et que *cette sorte* d'imperfection par laquelle l'infini blesse le fini.

Ainsi arrive-t-il que, si la grâce est la beauté en mouvement (Henry Fuseli), la grâce, comme le dit Plotin, est meilleure que la beauté, – meilleure que l'immobile et toute parfaite beauté grecque. La Beauté bouge, et «la Beauté boite» (Cocteau). Et est-ce que, dans un tout autre ordre, la contemplation elle aussi ne boite pas? Tout comme Jacob boitait après sa lutte avec l'Ange, dit saint Thomas, le contemplatif boite d'un pied; et pour avoir connu la douceur de Dieu, il demeure faible du côté où il s'appuie sur le monde.

*L'intuition créatrice, p. 155*

*Le poète et le saint*

Il est dur pour tout homme, surtout pour un poète, de lutter contre les courants de son monde. Néanmoins le poète, d'une autre manière que le saint, est aussi en ce monde sans être de ce monde. S'il veut *sauver sa poésie*, il doit résister au monde, au moins pour préserver ou reconquérir les *présences* ou certitudes existentielles prérequises à la poésie et pour garder et purifier ces vertus esthétiques dont Max Jacob a souligné la parenté avec les vertus chrétiennes – en d'autres termes, pour être le gardien de son Ange, comme l'a dit Cocteau. S'il veut *sauver son âme*, il doit faire plus. Alors il sera dans un état de séparation, et néanmoins obligé, comme poète, de rester ouvert et perméable à tout ce qui bouge et fermente dans son monde et dans son temps, il ne peut éviter d'être blessé. Il peut n'être pas détruit. Toutes les détresses du temps peuvent entrer dans l'âme d'un homme et être maîtrisées par l'*innocence créatrice* – c'est le miracle de la poésie. Et elles peuvent entrer dans l'âme de l'homme et être maîtrisées par l'*innocence du cœur* – c'est le miracle de la sainteté. Dans les deux cas il y faut beaucoup de souffrance, dans le second, beaucoup d'amour et d'expérience contemplative.

*Intuition créatrice, p. 377*

*Les «présences» ou certitudes existentielles prérequises à la poésie*

La grande poésie a sa source dans des univers de pensée bien différents de celui de Dante – l'univers de Cervantès déjà, et encore plus celui de Shakespeare, et encore plus celui de Goethe, et encore plus celui de Dostoïevski, pour ne rien dire de ce qu'avaient été l'univers d'Homère ou celui

de Sophocle, ou celui des Upanishads. Ce qui importe à la poésie d'une manière proche et directe, ce sont, je pense, certaines *présences* ou certitudes existentielles, extrêmement simples mais fondamentales, assurées par l'univers de pensée qui constitue l'environnement vital de l'intuition poétique: par exemple, une certitude à la fois du mystère irréfragable de l'existence et de l'exigence d'intelligibilité enveloppée dans les choses; une certitude de l'*intériorité* de l'être humain, et de son importance; la certitude qu'entre l'homme et le monde existe une parenté plus profonde que toutes les relations matérielles; la certitude que l'impact de la liberté de l'homme sur sa destinée donne à sa vie un mouvement qui est *orienté*, et non perdu dans le vide, et qui intéresse, d'une manière ou d'une autre, l'édifice entier de l'être. De telles certitudes existentielles, et beaucoup d'autres sans doute, étaient présentes dans l'esprit de Baudelaire (à quel prix – colonnes dans quelque désert) comme dans celui de Dante. L'absence de quelques-unes d'entre elles est responsable du narcissisme de Mallarmé. Je pense que sans elles les conditions prérequises font défaut pour qu'une grande poésie atteigne sa pleine stature. Si naturelles qu'elles soient, ces certitudes existent avec plus de force et de stabilité si elles sont intégrées dans un univers de pensée articulé. Elles ne peuvent exister en nous quand l'univers de pensée que nous avons reçu de la culture de notre temps – et accepté (dans l'angoisse ou la complaisance, dans la révolte ou l'abandon, de soi) – est un univers désintégré qui les rejette ou les nie, et qui a perdu en même temps que le sens intellectuel de l'être et de la vérité... le sens de la personne (ou de l'intériorité de l'être humain) et le sens du Temps (ou du mouvement orienté de l'humaine existence). Ç'a été la chance de Dante de posséder toutes les *présences*, les certitudes existentielles qui sont le sol naturel de la poésie, intégrées avec une fermeté absolue à un univers de pensée consistant enraciné dans la raison et dans la foi – et rayonnant sur son émotion dans la bienheureuse innocence de l'intellect. Jamais l'innocence créatrice n'a joui d'un climat aussi favorable et d'une assistance à ce point exceptionnelle. Un cosmos entier pouvait passer à travers la nuit créatrice de son intuition poétique.

*Intuition créatrice, p. 367*

*La Divine Comédie embrasse les trois types spécifiques de la Poésie*

La *Divine Comédie* fait éclater le cadre classique de l'épopée (elle n'est en aucune manière une simple *Enéide* chrétienne) et ne peut être rangée

dans aucun genre littéraire. Nous rencontrons ici le fait central sur lequel je désire insister. La *Comédie* embrasse dans son unité substantielle des formes de création poétique qui demandent d'elles-mêmes à être séparées, et qui se sépareront après Dante – je dis comme types spécifiques de *poésie* indépendamment de la division plus extérieure des œuvres en genres artistiques ou littéraires. La *Divine Comédie* est en même temps et avec la même intense réalité poésie du *chant*, poésie du *théâtre*, et poésie du conte ou *roman;* les trois épiphanies de l'intuition poétique composent ensemble son âme unique, son unique entéléchie (accomplissement).

La *Divine Comédie* est à coup sûr un Chant – un chant à une femme qui a été aimée (c'est ce que croient tous les poètes) comme jamais aucune autre femme ne l'a été et ne le sera, et un chant à la purification de l'amour dans le cœur du poète. Avec sa «manière libre et humble de parler», selon les propres mots de Dante, c'est un aveu soutenu, voilé sous des formes extérieures indéfiniment variées, de la subjectivité du poète blessée par cette femme, et éveillée par cette blessure à ses propres profondeurs et à toutes choses, dans la nuit transparente de la connaissance poétique. Une longue mélodie intérieure de sentiments et de significations, courant à travers l'œuvre entière, lui donne sa secrète unité, et cette pure liberté à qui il suffit d'être, qui témoigne de la liberté en elle du sens poétique. La vibration indéfinie des échos et des harmoniques intelligibles dus à la multiplicité des sens allusifs et à la «fusion imaginative des images et des idées» communique énigmatiquement à travers les tercets et les séquences un singulier impact de subjectivité en acte d'émotion intuitive. La musique des pulsions intuitives, si empêchée qu'elle soit de s'exprimer directement par les exigences de l'intelligibilité, passe en dépit de tout dans l'intelligibilité même des vers – traduite en l'infaillible *cadence* de l'élan intelligible et imaginatif qui charge de pure émotion chaque unité ou épisode particulier. Parlant du troisième chant de l'*Enfer*, Coleridge écrivait: «Dans ce chant toutes les images sont distinctes, vividement distinctes, il y a pourtant une impression totale d'infinité; l'intégrité n'est pas dans la vision ou conception, mais dans un sentiment intérieur de totalité, et d'existence absolue»; et il remarquait l'importance fondamentale de «l'intériorité ou subjectivité» dans la poésie de Dante. Partout, mais spécialement peut-être dans le *Paradis* [1], la liberté du chant est un signe de la sorte d' «aséité» qui est propre à la première épiphanie de l'intuition créatrice.

[1] XX, 10–15.

Mais la *Divine Comédie* est certainement aussi un Drame. Scott Buchanan et Francis Fergusson ont remarqué que «le plus profond développement du rythme tragique, et le plus élaboré, peut être découvert dans la *Divine Comédie*». L'œuvre entière et ses trois parties, comme l'ensemble et le détail de chaque partie, sont animés de l'élan intellectuel, articulé et défini, qui est propre à l'action, et le pouvoir unifiant du thème est significatif d'une action particulièrement puissante. En dernière analyse, c'est en vertu de cette objectivation de l'intuition créatrice qu'est l'action que «la raison la plus vigilante» jouit d'une pleine liberté dans le poème, sans mettre en péril (parce que l'action et le sens poétique sont en parfaite consonance) les sortilèges de la nuit, et qu'elle entrelace doucement ses fils avec ceux du mythe et du songe. Il n'est donc pas surprenant qu'un théoricien du théâtre comme Fergusson trouve dans la *Divine Comédie*, spécialement dans le *Purgatoire*, un exemplaire idéal de l'action dramatique. La *Comédie* est pour lui, avec le drame de Sophocle et de Shakespeare – un des «sommets culturels où l'idée d'un théâtre a été un instant réalisée»; elle nous montre «non la possibilité actuelle, mais l'idée éternelle d'un théâtre de la vie et de l'action humaine».

Et la *Divine Comédie* est encore assurément, un Conte, ou plutôt un Roman de l'au-delà et de l'ici-bas. C'est une narration continue et complexe, dans laquelle les aventures particulières des deux protagonistes servent à amener à l'existence et au mouvement un monde d'aventures et de destinées, au point de faire de chaque être humain qui y paraît un centre d'intérêt considéré par le poète dans sa propre et ineffable réalité singulière. Quoique leurs destins soient maintenant scellés, et que leurs vies ne soient plus qu'un objet de mémoire, tous ces personnages ont la vie et l'intériorité existentielle, parce que leur auteur les connaît, comme c'est le cas de tout romancier, de l'intérieur, c'est-à-dire à travers lui-même, ou par connaturalité. Comme la *Comédie* le montre clairement, c'est par le moyen de ses propres inclinations, mais surtout de son amour, que Dante a connu ses personnages; l'amour était son grand médium, qu'il fût pitié ou piété ou fureur (visage renversé de l'amour). Et quoiqu'il n'ait nulle part consenti à aucune espèce de connivence ou de complicité, il a même aimé, il a même admiré certains de ses pécheurs sans être aucunement gêné par leur état de damnation – comme en particulier ce maître de sa jeunesse, son cher Brunetto Latini, qui même en enfer «ressemble à celui qui gagne, et non à celui qui perd».

Nous devons le noter ici: tout comme l'essence du Chant apparaît partout,

mais surtout dans le *Paradis*, et partout celle du Drame mais surtout peut-être dans le *Purgatoire*, l'essence du Roman apparaît partout, mais n'est-ce pas surtout dans l'*Enfer?* Il a été dit de Dante: «Son regard porte toujours directement sur la vie de la psyché dans ses modes changeants d'existence, dans sa pensée, ses souffrances, et sa contemplation». Autrement dit, il a le regard d'un véritable romancier...

Aucun poème, sauf le cas unique de la *Comédie*, ne peut être poème, drame et roman à la fois.

*Intuition créatrice, pp. 368–373*

*Baudelaire et Dante*

Dans l'ordre strict de la poésie, Baudelaire apparaît à l'époque moderne, avec l'extraordinaire profondeur de son intuition poétique, avec son innocence créatrice assiégée par tous les démons de l'impureté, comme la plus signifiée contrepartie de l'extraordinaire profondeur de l'intuition poétique de Dante qui, elle, était heureuse et bénie.

Baudelaire a été blessé et détruit par son temps, comme Dante a été servi par le sien. Il a mené à l'intérieur de lui-même une guerre spirituelle sans espoir contre son temps, comme Dante a assumé le sien dans l'exultation. Il a révélé l'éternel et le surnaturel de l'homme dans la perversité de l'homme, comme Dante l'a révélé dans la justice et la pitié de Dieu. Il a été déchiré entre Dieu et le diable dans son amour pour l'idole Beauté, comme Dante était emporté vers son Sauveur dans son amour pour le sacrement Beauté. Je n'oublie pas son atroce faiblesse. Mais dans ses rêves frustrés il avait lui aussi sa muse et son ange gardien, une pauvre Béatrice à lui, impuissante à le sauver. Si nous supposons qu'il a perçu quelle sorte d'enfer est notre univers moderne, et qu'il est descendu dans cet enfer, et qu'il a regardé de là toutes choses, nous comprenons que, dans la distorsion et la cruauté, sa vision de l'amour humain a été la plus profonde – je ne dis pas la plus vraie – dont l'œil corrompu d'une époque perdue était capable; que dans les ténèbres et la division, son sens de la réalité du péché et de la destinée transcendante de l'âme, et son affirmation de la nécessité du christianisme – si complètement sérieuse et personnelle. comme Eliot l'a souligné – ont été l'avertissement le plus grave et le plus pressant, je ne dis pas le plus équilibré, dont le cœur corrompu d'une époque perdue était capable.

[...] Dans sa lutte désespérée avec l'inspiration et avec le style, il a réussi à donner au poème, réduit à sa pure essence, une telle intériorité et un tel pouvoir révélateur que ce qu'il a fait pour la poésie, sous le rapport de la concentration et de l'intensité, peut être comparé à ce que Dante a fait pour elle sous le rapport de la souveraineté et de l'immensité, alors qu'il embrassait dans une œuvre unique les vertus réunies d'une triple essence poétique.

*Intuition créatrice, p. 375*

## *II. – LA SAGESSE CHRETIENNE ET LE MONDE*

### *– «La folle méprise», cachée à l'origine de l'agenouillement devant le monde*

«Agenouillement devant le monde» «Complète *temporalisation du christianisme*». Que trouve-t-on à l'origine de cet agenouillement? Une folle méprise.

Il y a une *vérité «ontosophique»* [1] sur le monde considéré dans ses structures naturelles ou quant à ce qui le constitue en propre: alors il faut dire que le monde est fondamentalement *bon.*

Et il y a une *vérité «religieuse» ou «mystique»* sur le monde considéré dans sa relation ambiguë au royaume de Dieu et à l'Incarnation; alors il faut dire que le monde, selon qu'il accepte d'être assumé dans le royaume, est *sauvé;* tandis que selon qu'il refuse le royaume, et s'enferme dans la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de l'esprit, il est l'*adversaire* du Christ et de ses disciples, et les *hait.*

Eh bien, que l'on embrouille ces deux acceptions du mot «monde», en s'imaginant que la première vérité concernant le monde détruit la seconde, parce qu'elle signifierait qu'il *n'y a pas de royaume de Dieu distinct du monde,* et que *le monde résorbe en lui ce royaume,* alors c'est le monde lui-même qui est le royaume de Dieu... Et il n'a nul besoin d'être sauvé d'en haut, ni assumé et finalement transfiguré en un Autre monde, un monde divin... C'est du dedans, et par son âme elle-même en travail en lui qu'il sera sauvé, ou plutôt qu'il se sauve et s'exalte lui-même. A genoux donc, avec Hegel et les siens, devant ce monde illusoire; à lui notre foi, notre espoir et notre amour! Nous sommes plus chrétiens que jamais, puisque le Christ est en lui, puisqu'il lui est consubstantiel (si j'ose employer un mot si mal vu).

La réalité pourtant, reste ce qu'elle est, elle n'est pas ce que nous voulons. De fait Dieu est infiniment transcendant, de fait il y a un ordre surnaturel qui est l'ordre de la grâce, de fait il y a eu un événement qui s'appelle l'Incarnation du Verbe éternel, de fait il y a un Autre monde qui est le royaume de Dieu déjà commencé. Et dès lors, en dépit de nos rêves, en nous agenouillant devant le monde, ce n'est pas seulement d'un monde qui résorberait en lui le royaume de Dieu, c'est du monde qui refuse tout

[1] Concernant l'être des choses et de l'univers.

cela, et qui ne veut ni du Christ («*le monde me hait*») ni du royaume de Dieu, c'est du monde retranché en lui-même et ennemi de l'Evangile que nous sommes *les amis*. C'est devant ce monde-là et le faux dieu qui est son Empereur [1]... que nous plions le genou.

Voilà la méprise des chrétiens égarés par notre moment historique et le soudain déplacement du pendule, jeté maintenant à l'extrême opposé du manichéisme larvé qui depuis un siècle avait fait tant de ravages, pp. 94–95.

Le chrétien, parce qu'il n'est pas du monde, sera toujours un étranger dans le monde – je veux dire le monde comme se séparant du royaume de Dieu et se fermant sur lui-même. Le monde ne peut rien comprendre *aux vertus théologales*. La foi théologale, le monde la voit comme un défi, une insulte et une menace. C'est à cause de leur foi qu'il tient en aversion les chrétiens, et c'est par leur foi qu'ils le vainquent. L'espérance théologale, le monde ne peut pas la voir du tout, il est simplement aveugle à son égard. La charité théologale, le monde la voit comme elle n'est pas, il la comprend de travers. Il la confond avec n'importe quelle sorte de dévouement généreux (d'ailleurs naïf à ses yeux) à une cause humaine, dont il peut tirer profit. De cette façon le monde tolère la charité, et même l'admire – selon qu'elle n'est pas la charité, mais quelque chose d'autre (et c'est ainsi que la charité est l'arme secrète du christianisme), p. 97.

S'il y a des prophètes d'avant-garde ou d'arrière-garde qui s'imaginent que nos devoirs envers le monde, tels qu'ils ont été exposés, sous la grâce du Saint-Esprit, par le deuxième Concile du Vatican, effacent ce que le Seigneur Jésus et ses apôtres ont dit du monde, – *Le monde me hait, Le monde ne peut pas recevoir l'Esprit de vérité. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui* – je sais bien ce qu'il faut dire de ces prophètes-là..., p. 97.

*Le paysan de la Garonne*
*Desclée De Brouwer, Paris 1965*

[1] Le faux dieu des philosophes (Spinoza, Hegel...) enchaîné au monde qu'il a fait, qui donne sa consécration à tout le mal comme à tout le bien qui sont à l'œuvre dans le monde, le dieu du succès sans loi et du pur fait érigé en loi, p. 92.

*– La grande épreuve de l'éducation*

*En conclusion de ses réflexions sur la grande épreuve de l'éducation aujourd'hui, J. Maritain avait écrit en 1943 et 1947:*

Je voudrais dire ceci à la jeunesse: Le monde qui a faim non seulement de pain, mais de la parole de vérité qui libère, le monde a besoin de vous; il vous demande d'être aussi courageux dans les luttes de l'intelligence et de la raison que dans les batailles où l'homme risque sa vie sur terre, sur mer et dans les airs. Ce que votre intelligence et votre raison doivent conquérir est quelque chose qui ne se mesure et ne se manipule pas avec des instruments scientifiques, mais qui est saisi par la force de la vision rationnelle qui prend naissance à partir de ce que vos yeux voient et de ce que vos mains touchent; un univers de réalités qui rendent votre pensée vraie en vertu de cela même qu'elles sont, et non pas simplement par l'effet d'une action qui réussit. C'est l'univers de l'être intelligible et de la valeur sacrée de la vérité comme telle. Alors vous montrerez au monde comment l'action humaine peut être réconciliée avec un idéal qui est plus réel que la réalité, et peut être pénétrée par lui, et pourquoi il est possible et raisonnable de mourir pour la liberté.

*Voici dans l'édition de «Pour une philosophie de l'éducation», Paris, Fayard 1969, l'ajout intitulé:*

*Mai 1968*

[...] En réalité, derrière ce décor ahurissant, il y avait quelque chose d'infiniment plus significatif et plus grave, et qui, en déchirant le voile, a fait de la révolte en question un symptôme historique d'une importance majeure. La grande masse des étudiants était généreuse, et se sentait soulevée par une indignation justifiée, car c'est d'un immense désordre humain, social et politique aussi bien qu'intellectuel, qu'ils prenaient tout à coup conscience. Bien moins avertis toutefois du réel concret que les ouvriers, nageant dans une confusion mentale dont ils n'étaient pas responsables, ignorants de toute vraie philosophie politique, victimes, enfin d'une tragique impossibilité de dégager intellectuellement les raisons de leur indignation, ils percevaient aveuglément, – d'une façon purement émotionnelle et d'autant plus bouleversante et inefficace à la fois, – que la société

dans laquelle ils se préparaient à vivre était leur implacable ennemie. Mais il y a beaucoup plus encore. Ce n'est pas seulement la mauvaise organisation des études, et l'absence de débouchés pratiques, et l'incompatibilité entre une civilisation sans âme et les exigences fondamentales de la vie humaine, qui se révélaient à la jeunesse comme en un éclair et suscitaient à bon droit sa colère; c'est le *mal métaphysique* qui, même si l'on n'est pas armé pour en prendre conscience, se fait sentir dans les profondeurs de l'esprit, et qui touche plus cruellement les jeunes parce qu'ils ne sont pas encore endurcis à se mentir à eux-mêmes: je veux dire le vide, le néant complet de toute valeur absolue et de toute foi en la vérité dans lequel la jeunesse est placée par l'intelligentsia régnante et par une éducation scolaire et universitaire qui prise en gros (et malgré bien des exceptions individuelles) trahit allègrement sa mission essentielle. La jeunesse contemporaine a été systématiquement privée *de toute raison de vivre*. Et c'est là un crime spirituel plus grave certes que bien des sottises, – l'étalage de revendications et contestations dans lequel trop d'étudiants se sont complus, le mépris proprement barbare de toute autorité morale chez le maître comme tel, la prétention de remplacer l'enseignement par la recherche, ou de faire régler ce qu'il importe de savoir par ceux qui ont encore tout à apprendre.

Bref, les événements de mai 1968 doivent être regardés comme ambivalents dans leur portée et leur signification, et, à tout prendre, comme un signal d'alarme plus opportun qu'infortuné [...] En définitive c'est sur la jeunesse elle-même qu'il faut compter pour un tel effort. Aux jeunes eux-mêmes de faire œuvre constructive; à eux de redécouvrir les valeurs fondamentales, les bases rationnelles de la foi en la vérité, les raisons de vivre dont la nature humaine ne peut pas se passer. La perspective demeure sombre en ce qui concerne la masse. Car non seulement une espèce d'héroïsme est demandée là, mais comment celui-ci pourrait-il ne pas s'égarer s'il n'est pas éclairé et guidé par ceux qui savent? De fait il y a heureusement, en dépit de la faillite de la structure d'ensemble, de bons, de très bons, d'éminents maîtres dans nos écoles et notre Université. Aux jeunes qui en sont capables de les trouver et de requérir leur aide. Il se formerait ainsi de petits troupeaux, qui auraient à entreprendre, et à poursuivre pendant de longues années, un travail considérable. Et si jamais devenait possible une révolution de type nouveau, et d'inspiration vraiment chrétienne, – je pense à un christianisme intégral, vivant de foi pure et de lucide intelligence plantée dans la foi, qui nous guiderait sur le plan temporel vers un humanisme intégral, – cela serait dû au ferment chrétien à l'œuvre

dans la pâte, et animant pour sa part le patient travail en question. En tout cas, et quoi qu'il arrive, c'est, en tout ordre de choses, dans les petits troupeaux qu'est notre meilleur espoir, pp. 118–120.

– *Comment parler aux Hippies?*

1. [...] Famille spirituelle particulièrement typique de notre époque... Elle est essentiellement un *refus:* refus de tout le système établi, refus du monde des parents, refus en bloc des mensonges de la civilisation. Cette réaction d'une partie de la jeunesse... est un phénomène mondial et de haute signification: selon qu'elle apparaît comme une sentence de condamnation – méritée d'ailleurs – portée contre une culture glorieuse de son idolâtrie de la science et de l'argent, et qui pourrit du dedans. Pareil refus n'est pas chose mauvaise en soi. Les saints, quand ils décident de changer leur vie, posent aussi dès l'abord un acte de refus: mais parce qu'ils ont découvert une vérité infiniment supérieure au monde, et à laquelle ils se donnent.

Rien de semblable chez les hippies. Leur refus est purement et simplement *une fuite*, une fuite collective; alors qu'un refus digne de l'homme est fondé sur les exigences intérieures de la personne individuelle, sur son courage, sur l'effort de son intelligence et de sa volonté pour faire œuvre constructive, – avant tout sauver ce qu'elle sent de noble et de bon en elle, et puis travailler à changer le monde, pour autant qu'on le peut.

La fuite des hippies procède d'une volonté molle et sans force, noyée dans les troubles de l'adolescence, et d'une intelligence restée enfantine par paresse, et détraquée par tous les slogans, freudiens et autres, que distribuent les mass media du monde adulte. Ils sont les victimes de ce monde bourgeois qu'ils ont raison de détester. Dans leur fuite ils emportent toute sa misère avec eux.

Fuite dans le grégaire (de ce grégarisme on trouve bien d'autres exemples aujourd'hui: *to get together*, c'est la seule recette de salut pour les âmes vides), fuite dans l'irrationnel, dans la disponibilité aux requêtes et aux mirages de l'instinct, dans l'hédonisme du plein affranchissement des sens. Je vois là comme l'envers du bouddhisme: au lieu de vouloir à tout prix se détourner du devenir, de ses illusions et de ses tourments, il s'agit de jouir tant qu'on peut de l'éphémère, et de trouver sa joie, – une joie collective naturellement, – dans l'instant qui passe, en se bouchant les yeux sur tout le reste

2. Voilà, me semble-t-il, ce que dès le premier regard on aperçoit dans la famille spirituelle des hippies. Mais on discerne tout de suite autre chose en elle: ce que j'appellerai *un premier seuil d'énigmatique humaine et de renversement de l'âme*, ou un premier point de rebroussement. La fuite des hippies n'est possible qu'à la condition qu'ils se créent un monde clos, un paradis artificiel où ils mèneront leur vie. Et dès lors ce monde aura ses disciplines à lui, et ses valeurs à lui.

En premier lieu ce seront les valeurs de l'infraraison, un lâchez tout de la nature, avant tout par une totale liberté sexuelle, dont le plus grand méfait est de bannir l'amour humain (qui est permanent don de soi) en vertu de la dissociation décidément effectuée entre les jeux du sexe et l'amour. L'homosexualité joue aussi là sa part. Mais voici le paradoxe, et où paraît le renversement de l'âme: cette débacle de la nature humaine (elle n'est humaine qu'avec des règles morales) va de pair avec un idéal de *pureté de la nature*, de sincérité, de spontanéité candide. Et, de fait, une certaine pureté peut ainsi se trouver présente: pureté végétale (les fleurs n'ont pas de pudeur) qui a son étrange éclat, et que je suis loin de mépriser.

Et en deuxième lieu, – parce que chez les hippies comme en tout être humain sont là les aspirations radicales de notre âme, qui est esprit, et parce que toutes les portes sont ouvertes, y compris donc celles des aspirations au supra-rationnel, – le monde clos dont je parle fera ses étendards d'une contrefaçon générale des valeurs de l'esprit: le sacré, la mystique, l'extase, les envols de la contemplation, l'élément supra-humain (quand il n'est pas sous-humain) inclus dans la vie fraternelle, le cérémonial, le rituel, avec ses colliers et ses fleurs, et tous les signes qui font le bonheur de l'imagination, rien n'y manque, tout étant rabattu sur le plan de la nature et des sens, et aisément procuré par le rock-and-roll, le L.S.D. et les drogues hallucinogènes, dans une confusion totale et sans nul critère humain ou divin.

3. Enfin gardons-nous de méconnaître l'existence d'un *deuxième seuil d'énigmatique humaine et de remuement de l'âme*, et d'un deuxième point de rebroussement. Car on ne peut pas se contenter indéfiniment de la contrefaçon et il y a des options inévitables.

D'une part, on peut choisir d'aller chez le diable: chercher ce qu'il y a de pire dans le tantrisme et les formes aberrantes de l'ésotérisme oriental, s'adonner à la magie.

Mais d'autre-part on peut au contraire, à travers la contrefaçon, laisser passer des jaillissements spontanés qui viennent vraiment de l'esprit: avant tout, et cela n'est pas rare chez les hippies, le jaillissement de la poésie, – je sais que la poésie n'est pas la grâce, loin de là; mais quand la poésie est vraiment là, quelque chose du ciel a lui tout de même un instant; et le jaillissement de la musique, à cet égard les hippies doivent beaucoup aux *blues* et à la *Gospel music* des Noirs. Et avec cela pourquoi n'arriverait-il pas parfois que jaillissent aussi des désirs obscurs, si infirmes qu'ils puissent être, pour le monde mystérieux qui est celui des dons de Dieu?

Au milieu des souillures d'une vie morale anarchique et déréglée, de tels désirs peuvent jaillir dans un cœur, et y faire leur chemin secret...

*De l'Eglise du Christ, Desclée de Brouwer, 1970, p. 205*

*– La supra-morale et l'appel de l'Amour créateur*

Au sein même du régime de la morale resté dominant de fait dans la vaste famille humaine de ceux qui n'ont pas franchi et ne franchiront jamais le pas, il faut que des touches de ce qui est propre au régime de la supra-morale interviennent de temps à autre dans la vie humaine, si elle doit finalement échapper à la faillite, et atteindre malgré tout à une espèce de forme ou d'achèvement mélodique qui lui donne une valeur supérieure au temps, et à la mort.

Ici les *théologiens* nous disent dans leur langage que les dons du Saint-Esprit, par lesquels l'homme est rendu mobile à l'inspiration divine, sont nécessaires au salut, et donc présents en quiconque n'a pas refusé la grâce Dans son langage à lui le *philosophe* dira qu'au soir de son pèlerinage tout homme – sauf les saints peut-être, – a, en se retournant sur son passé, le sentiment plus ou moins vif qu'il a manqué sa vie; par rapport, en particulier, à ce qui était moralement requis de lui, il voit dans ce qu'il a fait tant de trous et de faiblesses que la chaîne de ses actes apparaît dans l'ensemble décidément au-dessous des demandes de la loi. Où, en regardant le tableau de sa vie, cherchera-t-il espoir, sinon dans quelque acte peut-être, si minime soit-il, qui n'était pas requis par la loi mais auquel un mouvement d'amour ou de compassion l'a porté, et qui passant à la manière des conseils évangéliques au-dessus du strictement exigé, a pu avoir chance de remettre les choses, en quelque façon, de niveau?

C'est d'un moment où l'âme a dépassé les mesures de la seule raison que relèvent les conduites surérogatoires dont nous venons de parler... Ce qui importe c'est le fait que par de tels moments les règles ordinaires sont dérangées, et d'une façon qui répond à l'esprit de l'Evangile, – pour venir au secours de la vie humaine et la rétablir dans l'ordre sur un plan supérieur. Un rien alors, un don, un abandon, un pardon fait presque sans y penser, un peu d'eau offerte à un pauvre, un peu de souffrance acceptée par pitié, un refus de réclamer son dû, le simple fait d'être présent à la misère naturelle ou morale d'autrui, ou d'écouter son désespoir, un mot dit pour la justice ou pour la vérité, une tâche quelconque entreprise et poursuivie par fidélité à quelque appel singulier et avec un peu d'amour fraternel; ou bien au contraire un acte exceptionnellement grand, la longue acceptation d'une douleur qui révolte la nature, ou d'un intolérable fardeau porté pour subvenir aux besoins d'un ingrat, un sacrifice où l'âme immole vraiment son unique; il n'y a aucune commune mesure pour les diverses sortes d' «égarement» dont il s'agit. Il suffit qu'y passe la force d'un amour qui n'a pas de mesure et qui est comme le souffle de l'Amour incréé: une vie humaine a porté son fruit.

*La philosophie morale, Paris, Gallimard, 1960, p. 553*

– *La règle morale dans un univers concentrationnaire*

Je voudrais considérer un instant le cas le plus parfait de régression, à savoir le cas de la vie intérieure d'un camp de concentration – de ce qu'on a appelé *l'univers concentrationnaire*. Car Buchenwald, par exemple, n'était pas seulement un abattoir, c'était une société, un cauchemar de société, où la conquête du pouvoir était une question de vie et de mort, comme l'a montré la lutte impitoyable entre les *verts* et les *rouges* (les prisonniers de droit commun et les prisonniers politiques).

Deux attitudes opposées – la première discutable, la seconde simplement mauvaise – peuvent être adoptées par un homme forcé de vivre dans un univers concentrationnaire. Ou bien il peut *refuser* de s'engager dans aucune activité «politique», parce que les moyens à employer (espionnage, tromperie, trahison, collaboration avec les oppresseurs et les bourreaux, sans parler des cruautés exercées sur les co-détenus, et du recours à l'homicide direct ou indirect) sont incompatibles avec la loi morale; ou bien au contraire, il peut mettre de côté la loi morale et *accepter* l'emploi de n'importe quelle sorte de moyens corrompus, en vue d'éliminer les pires bour-

reaux, et de sauver du moins un certain nombre de gens qu'il importe spécialement de faire échapper à la mort, ou en vue de mettre en place les préparatifs de quelque insurrection finale.

La *première attitude* suppose qu'on est placé en face d'une «catastrophe du politique», et que les seuls moyens d'activité qui demeurent sont les activités évangéliques de purification de soi, de sacrifice et d'amour fraternel. Je ne nie pas que cette attitude soit justifiable, du moins en ce qui concerne les possibilités ou la vocation la plus haute de certaines personnes données. Je crois cependant que, même dans un univers concentrationnaire, il n'est pas possible à l'homme, en règle générale, de renoncer à toute espèce d'activité politique.

La *seconde attitude* suppose que la fin justifie les moyens et qu'il n'y a pas de Dieu. En effet, comme le dit David Rousset, «pour faire jouer aux principes moraux le rôle déterminateur d'arbitre des moyens, il faut les garantir contre la relativité historique, sociale, leur trouver en conséquence des assises hors de l'espèce humaine, c'est-à-dire, que ce soit agréable ou non, en Dieu» [1]. Ajoutons que celui qui adopte l'attitude en question ne peut que se corrompre à la longue du fait de sa complète adaptation à un milieu corrompu.

Ainsi la première attitude n'est pas recommandable en général, et la seconde est mauvaise en soi? Quelle est donc la réponse? La réponse nous oblige à faire face à un des problèmes les plus ardus de la vie morale, et à cette triste loi que j'ai signalée auparavant, selon laquelle l'application de lois morales immuables en elles-mêmes prend des formes de plus en plus basses au fur et à mesure que s'abaisse le milieu social. En aucun cas la loi morale ne doit être abjurée, et nous devons y adhérer d'autant plus désespérément que le milieu social ou politique devient plus perverti ou criminel. Mais la nature ou la spécification morale, *l'objet* moral des mêmes actes physiques, change quand la situation dont ils relèvent devient si différente que la relation intérieure de la volonté à la chose faite devient elle-même typiquement différente. Dans nos sociétés civilisées, ce n'est pas un meurtre, c'est une action méritoire pour un combattant que de mettre à mort un soldat ennemi dans une juste guerre. Dans des sociétés totalement barbarisées, comme un camp de concentration, ou même dans certaines conditions tout à fait particulières, comme celles de la résistance clandestine dans un pays occupé, bien des choses qui étaient, quant à leur nature

[1] Cf. David ROUSSET, *Les jours de notre mort* (Paris, Pavois, 1947), p. 636.

morale, objectivement fraude ou meurtre ou perfidie dans la vie civilisée ordinaire cessent alors de tomber sous la même définition et deviennent, quant à leur nature morale, objectivement permises et éthiquement bonnes. Il y a encore, il y a toujours de bonnes et de mauvaises actions; il n'est pas permis d'avoir recours à n'importe quel moyen; il est encore et toujours vrai que la fin ne justifie pas les moyens; les principes moraux continuent encore et continueront toujours de diviser les moyens bons d'avec les mauvais: mais la ligne de démarcation s'est déplacée. La conscience, en vérité, la conscience appliquant les principes est le véritable arbitre – et non point des notions abstraites résidant dans un ciel platonicien ou dans un dictionnaire de cas juridiques. Alors il n'est pas de code écrit pour venir en aide à l'homme; dans une nuit obscure pleine de pièges il appartient à la conscience, à la raison, et à la vertu morale de chacun de porter dans chaque cas particulier le juste jugement moral. Dans la résistance européenne pendant la seconde guerre mondiale, les nombreux couvents qui étaient devenus des officines de faux papiers savaient clairement que cette fabrication était physiquement, mais non pas moralement une fraude. A Buchenwald, non seulement ceux qui professaient que la fin justifie les moyens, mais des chrétiens aussi, comme Eugène Kogon et ses amis, ont entrepris non sans succès une action clandestine pour déjouer la discipline féroce de leurs geôliers [1]. Et dans cette action clandestine une conscience droite, avertie de la loi morale, avait à séparer les actes permis des actes non-permis, alors qu'il fallait faire face à des situations sans précédent dans la vie civilisée.

Concluons que les mêmes considérations s'appliquent aux moyens politiques à employer dans une société politique foncièrement régressive et barbarisée. Ces moyens, même à supposer qu'à l'égard des situations propres à la vie civilisée ils soient discutables, resteraient néanmoins toujours soumis aux principes de la loi morale et au jugement de la conscience éclairée par les vertus morales.

Les moralistes sont des gens malheureux. Quand ils insistent sur l'immutabilité des principes moraux, on leur reproche d'imposer aux hommes des exigences invivables. Quand ils expliquent comment ces principes immuables ont à être mis en vigueur en tenant compte de la diversité des situations concrètes, on leur reproche de rendre la morale relative. Dans les deux

[1] Cf. Eugène KOGON, *L'Enfer organisé*, traduit de l'allemand (Paris, La Jeune Parque, 1947).

cas, pourtant, il ne font que soutenir les revendications de la raison à diriger la vie.

La pire tentation pour l'humanité, dans les époques de ténèbres et de bouleversement général, est de renoncer à la raison morale. La Raison ne doit jamais abdiquer. L'éthique accomplit une tâche humble, mais magnanime, en portant l'application muable d'immuables principes moraux jusqu'au sein des angoisses d'un monde malheureux, aussi longtemps qu'il garde en lui une lueur d'humanité.

*L'Homme et l'Etat, Paris*
*Presses Universitaires de France, 1953*, p. *64*

*– Le rôle du spirituel*
*l'égard du progrès et de la paix* [1]

[...] La paix et le progrès sont des choses *du monde* ou de *l'ordre temporel.* A leur égard le spirituel peut fournir une inspiration, des lumières, un encouragement dont les hommes, toujours plus ou moins tentés par le désespoir, ont singulièrement besoin – et des avertissements peut-être graves dont ils ont aussi besoin; il peut aussi les *aider* à résoudre les problèmes du monde et de l'ordre temporel. Le spirituel ne peut pas se charger lui-même de résoudre ces problèmes et il ne saurait y prétendre.

Si l'on cherche un parfait modèle de la façon dont le spirituel peut venir, dans un grand mouvement d'amour désintéressé, offrir aux hommes qui ont charge des choses du monde l'aide et l'ardente coopération qu'il peut leur donner sans sortir pour cela, fût-ce de l'épaisseur d'un cheveu, de son domaine propre, on peut penser au discours prononcé à New York par le pape Paul VI devant l'Organisation des Nations Unies.

[...] Inspiration, éducation de l'être humain, renouvellement culturel, voilà, me semble-t-il, les trois aspects majeurs, les trois considérations maîtresses sous lesquelles il nous importe de prendre conscience de l'œuvre historique accomplie par le IIe Concile du Vatican – et ce moment je pense spécialement au schéma XIII, à la Constitution pastorale *Gaudium et Spes* et plus spécialement encore aux chapitres IV et V de la deuxième partie. Cette œuvre historique est de portée immense parce qu'elle est l'œuvre

[1] *Discours de Jacques Maritain* au Palais de l'Unesco à Paris, le 21 avril 1966, voir «Docum. Cathol.» 1966, col. 929-934.

du Saint-Esprit, et elle demande à être poursuivie et continuée, parce qu'on ne saurait arrêter l'Esprit qui renouvelle la face de la terre. Le Concile a donné l'élan et l'inspiration, il a donné aussi l'*enseignement* qu'il est de notre devoir de comprendre, de méditer, de mettre en œuvre. Et quand on parle de l'*application* des enseignements des Conciles, on doit songer d'abord et avant tout à la nécessité de *faire vivre cet enseignement dans nos âmes*, en sorte qu'il refonde véritablement notre régime de pensée...

Ce dont le monde actuel a désespérément besoin, ce n'est pas de pseudo-renouvellements philosophiques trahissant la raison dans son effort pour saisir l'être, ou de pseudo-renouvellements théologiques prétendant changer les vérités sorties de la bouche de Dieu. Les renouvellements authentiques dont nous avons besoin sont des renouvellements dans les voies d'approche, la méthodologie, le souci de découverte et de progrès, la manière de poser et de traiter les problèmes – plus libre, plus soucieuse de l'expérience, plus intuitive aussi et plus attentive à l'histoire de la pensée et au développement des sciences, comme aussi aux diverses philosophies et sophistiques contemporaines – non pour se mettre lâchement à leur remorque, mais pour tout comprendre et ré-interpréter à la lumière d'une sagesse passionnément fidèle au réel et capable de croître sans fin parce qu'elle est perdurable. A quelle sagesse est-ce que je pense? Bien sûr, à celle de notre vieux maître en réalisme, saint Thomas d'Aquin: et cette sagesse est toujours jeune car, à condition que ses disciples ne dorment pas, elle se renouvelle d'âge en âge dans la mystérieuse eau de Jouvence qu'est la vérité.

Nous voilà – avec *Gaudium et Spes*, nº 82 – en face d'un problème majeur qui a longtemps tourmenté le vieux philosophe que je suis: le problème – je ne dirai pas d'un *World Government*, car le mot peut prêter à équivoque, – je dirai plutôt d'une autorité politique supra-nationale consistant non dans un empire mondial ou un super-Etat mondial, mais dans une véritable *organisation politique du monde*, fondée sur le libre agrément et la libre coopération des nations et des peuples. S'il m'est permis de proposer là-dessus quelques remarques de mon cru, je noterai dès l'abord que dans l'état présent du monde, une telle idée apparaît comme une utopie. Cela est évident, et le problème pour notre temps n'est nullement de réaliser une société politique mondiale, il est de travailler aux préparations lointaines de cette société, en mettant en route le long effort de raison et de droite volonté grâce auquel l'utopie en question finira par devenir un idéal

réalisable. Il faut à tout prix sauver l'espoir des hommes en un idéal temporel, un idéal dynamique de paix sur terre, sembla-t-il utopique au départ. Et il est trop clair qu'aujourd'hui l'absence d'un tel idéal crée un vide tragique au cœur des peuples et des gouvernants.

... Deux conditions primordiales peuvent être signalées. La première est la renonciation décisive à l'idée ou à l'idole de la souveraineté de l'Etat à l'idée de ce Dieu mortel, comme disait Hobbes, qui est née du cerveau de Jean Bodin au XVI[e] siècle, et qui s'appelle l'Etat souverain.

La seconde condition primordiale... c'est l'amour. Voilà le grand mot évangélique prononcé aujourd'hui par l'Eglise comme jadis par Jésus annonçant la bonne nouvelle. Et c'est à l'égard de l'ordre temporel lui-même et des réalisations entre peuples que l'Eglise prononce ce mot. Il n'y aura rien de fait, même par le travail le plus ardent de rénovation sociale, même par les plus généreux efforts d'action apostolique, il n'y aura absolument rien de fait sans la charité, sans cette *agapè* qui importe certes plus que les techniques de la psychologie de groupe et autres passe-temps du jour, et dont saint Paul a écrit: «Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'une cymbale qui retentit ».

*Nous avons tous, assurément, à changer notre cœur*, a déclaré le Concile, n° 82... Un tel changement du cœur est la condition absolument première pour que l'esprit et les enseignements du Concile passent réellement dans l'existence.

– *La souffrance des hommes*

Le philosophe a encore d'autres questions. Ce qui le frappe avant tout dans la condition humaine, ce n'est pas la souffrance des saints, c'est la souffrance de la masse des hommes, la souffrance qu'ils n'ont pas voulue, qui tombe sur eux comme une bête. Comment pourrait-il prendre son parti de la souffrance des hommes?

Il sait que la lutte contre la souffrance est un des aspects de l'effort par lequel l'humanité va de l'avant, et que dans cette lutte le travail de la raison et le ferment de l'Evangile, les progrès de la science et ceux de la justice sociale, et ceux de la connaissance si rudimentaire encore que l'homme a de lui-même, nous font constamment gagner du terrain. Il n'est pas tenté d'adorer le Grand-Etre, mais il rend grâce aux hommes,

– aux innombrables travailleurs connus et inconnus qui tout le long d'une immense histoire, à force de génie inventif et de sacrifice de soi, se sont appliqués et s'appliqueront toujours à rendre la terre plus habitable. Mais le philosophe sait aussi qu'à mesure qu'on gagne du terrain dans le combat contre la souffrance, de nouvelles causes de souffrance se mettent à foisonner, de telle sorte que l'homme, en dépit de tous ses progrès, n'en aura jamais fini avec la souffrance comme il n'en aura jamais fini avec la maladie. L'homme moderne souffre autrement que l'homme des cavernes. A tout prendre, on peut se demander s'il souffre moins ; on peut se demander si toutes les victoires gagnées dans la lutte contre la souffrance n'ont pas pour résultat de maintenir, en compensant les progrès de la peine, une espèce de niveau moyen auquel la vie dans son ensemble est à peu près tolérable. Quoi qu'il en soit, il restera toujours assez de mal, de peine[1] pour mettre dans l'angoisse le cœur et l'intelligence.

Ainsi les réponses que le philosophe se donne en pensant à la souffrance des hommes sont valables mais ne suffisent pas. Il est une autre réponse encore, qui ne concerne pas seulement l'histoire terrestre mais aussi et d'abord la vie éternelle. Elle a été donnée dans le Sermon sur la montagne.

S'il y a dans l'humanité une masse immense de douleur qui n'est pas rédemptrice comme celle du Christ et de ses saints, c'est pour qu'elle soit rachetée, et que partout du moins où la liberté humaine n'oppose pas son refus, ceux qui ont pleuré dans nos vallées soient consolés pour toujours.

*La philosophie morale, 1960*, p. *572*

– *Dieu et la permission du mal*

*L'imprévisibilité de l'histoire du monde*

La créature, chaque fois qu'elle fait le mal, fait pour autant le rien dans l'être et défait pour une part l'œuvre que Dieu fait. L'œuvre de Dieu court des risques réels parce que le drame n'est pas seulement représenté, il est réellement vécu, il y a des abîmes qui s'ouvrent, des écroulements, des désastres. Les dieux d'en-bas que sont les agents libres quand ils prennent l'initiative du rien, font pulluler le mal et la perversion et inventent des formes d'horreur et d'abomination qui étonnent les anges... Mais c'est en tout cela justement que se manifestent l'invariable sagesse et l'éblouissante puissance des desseins éternels. Celui dont le Nom est au-

[1] Mal de *peine* opposé ou au mal de *péché*.

dessus de tout nom, l'éternellement Victorieux est sûr de gagner finalement la partie, il la gagne à chaque instant, alors même qu'il paraît la perdre. Chaque fois qu'une créature libre défait pour sa part l'œuvre que Dieu fait, Dieu refait pour autant – en mieux – cette œuvre et la porte à des fins plus hautes. A cause de la présence du mal ici-bas, tout ici-bas, de bout en bout du temps, est dans une perpétuelle refonte.

*Dieu et la permission du mal*
*Paris, Desclée De Brouwer, 1963, p. 85*

> «*Dieu ne permettrait jamais le mal s'il n'était assez puissant et assez bon pour tirer le bien même du mal*» *S. Augustin.*

Le plus grand bien dont parle saint Augustin, *c'est dans l'ordre des biens de la grâce que nous l'avons considéré*, et à bon droit. Car c'est là le plus grand bien par excellence, – le seul qui puisse donner la réponse finale à nos anxiétés, – auquel sont ordonnés *absolument parlant*, *simpliciter*, tous les maux que Dieu permet, mal de faute et mal de souffrance... C'est le bien qui a été préparé pour la Jérusalem du ciel et la communauté des saints, et la création tout entière transfigurée, – et pour chaque ami de Dieu en particulier, – et en particulier pour les pauvres et les persécutés, et pour les victimes des crimes et des abominations dont la liberté créée a été la première cause néantante et dont Dieu a permis l'exécution...

Après cela, cependant, il me semble qu'il faut dire aussi que d'une manière relative et secondaire, *secundum quid*, la loi de la permission du mal pour un bien plus grand *s'applique aussi dans le domaine de l'histoire temporelle.* Elle se vérifie dans la loi du double progrès simultané du bien et du mal, du froment et de l'ivraie, mais progrès plus grand dans le cas du bien ou du froment; car à tout prendre, le bien est certainement plus fort que le mal...

*Ibid., p. 88*

*La présence réelle de tous les moments du temps à l'éternité divine*

Si nous avons compris cette grande doctrine, nous savons que Dieu dans son éternité voit à la fois et d'un seul coup l'instant du temps où sous sa grâce efficace Abraham s'apprêtait à immoler Isaac, et celui où de par l'initiative néantante de la liberté créée Judas s'apprêtait à trahir son maître, – et l'instant du temps où, de par une première initiative néantante de l'existant créé, à l'effet de laquelle le franc jeu divin ne veut

pas faire obstacle, un grand nombre cédera aux séductions de l'Antéchirst, et celui où sous une grâce efficace Israël reconnaîtra Jésus et trouvera sa plénitude dans l'Eglise. Tous ces moments sont là, présents devant Dieu, *et c'est en tenant compte à la fois de toutes nos initiatives de bien... et de toutes nos initiatives de mal... qu'il établit librement*, – selon qu'il veut causer ou empêcher de permettre – *son immuable plan éternel.*

*Ibid., pp. 78–90*

– *Ecce in Pace*

S'il est vrai que la philosophie tend à se dépasser elle-même pour atteindre au silence de l'unité, où elle recueillera tout ce qu'elle sait dans une lumière plus transparente et plus pure, dans quelle expérience peut-elle faire déboucher ainsi l'esprit de l'homme, elle dont le monde et l'homme sont le premier objet, sinon dans l'expérience du Don de science?

Alors il aura la paix, et alors il pourra dire: *ecce in pace amaritudo mea amarissima.* Ce que produit le don de science, au dire de Jean de Saint-Thomas, c'est une expérience ou un *goût* des créatures qui nous détache d'elles, une expérience spirituelle du créé qui nous donne la nostalgie de Dieu. *Vraiment elles étaient menteuses, les collines et la multitude des montagnes: voici que nous venons à Toi.*

A quelle science plus vraie le philosophe pourrait-il prétendre?

Il aura son compte quand un jour, non par les discours de la raison mais par une expérience intime et simple où il semble que tout est dit, et où la compassion ne fait qu'un avec le détachement, il éprouvera que les êtres avec toute leur beauté diffèrent plus de l'Etre infini qu'ils ne lui ressemblent, et saura combien est grand le délaissement de ceux qui pour tenir le créé d'un regard ont dû s'élever sur les glaciers du vide et voient partout le vide; quand il connaîtra qu'il n'est rien de plus humilié parmi les hommes que la vérité qu'il aime; sentira que pour elle les occasions sont toujours manquées et que ses plus hauts messages, s'ils sont purement humains, n'ont d'influence sur l'histoire que par une poussée sur des aveugles et lorsqu'on ne sait plus les déchiffrer; discernera le sens irrécusable du *mihi videtur ut palea*, s'apercevra que tout ce que les hommes ont dit de l'être et de Dieu doit sembler aux saints comme un peu de paille, et que le fétu qu'avec beaucoup de labeur chacun tâche de joindre à cette paille ne lui servira de rien, car c'est sur l'amour qu'il sera jugé; comprendra que les trésors de l'intelligibilité de l'être, et cette gloire de l'exister et cette saveur

de l'existant qu'il a tant voulu connaître ne lui font face qu'avec une indifférence infinie et n'ont jamais voulu se donner à lui, – c'est lui qui, suivant la loi de l'intelligence humaine et en braquant sa lumière sur le butin du sens, a voulu les prendre en perçant le voile un instant; et donc, dès l'origine il acceptait la déception, car on encourt une déception inévitable à vouloir prendre ce qui ne veut pas se donner.

Si les collines étaient menteuses, ce n'est pas elles qui l'ont déçu. Un jour elles se donneront, tout se donnera à l'intelligence de l'homme, mais quand l'Exister même subsistant par soi, se donnera dans la vision.

*Rome, janvier-avril 1947.*

*Court traité de l'existence et de l'existant*
*Paris, Hartmann, 1947, pp. 235–237*

## *III. – SOUS LE REGARD CONTEMPLATIF*

### *Jeanne d'Arc ou l'adieu du Roi du ciel à la chrétienté médiévale*

En premier lieu, il me semble que, d'abord et avant tout, Jeanne (c'est au XV^e^ siècle qu'elle a vécu, et a subi son martyre) a été envoyée comme un merveilleux *adieu* du Seigneur à la chrétienté médiévale sur le point de finir.

Malgré les vestiges de barbarie qu'elle portait encore, cette chrétienté a été le plus haut sommet de civilisation chrétienne dans l'histoire humaine. Que l'on songe à l'admirable foi de tout le petit peuple chrétien d'alors, et même des grands de ce monde (bien qu'ils aient tout perdu par l'ambition et la faiblesse morale de la plupart d'entre eux). Que l'on songe à l'immense œuvre de raison, – dans les sphères les plus élevées de la pensée, et sous la lumière de la foi, – accomplie par ce temps-là; à l'héritage intellectuel et moral que nous lui devons, à ses mystiques, à ses saints, aux bâtisseurs de ses cathédrales, à l'idée de l'honneur, de la dignité humaine, du service des pauvres, que, si trahie qu'elle ait pu être en pratique, il nous a quand même léguée. Que l'on s'imagine saint Louis et saint Thomas d'Aquin mangeant à la même table...

Cette chrétienté médiévale, Dieu l'a aimée, et s'est réjoui de tout ce qu'il y a eu de bon et de saint en elle. Dans l'instant qu'elle allait périr, il lui a fait en la personne de Jeanne un cadeau tout à fait extraordinaire, – non à titre de récompense (à qui se serait-elle adressée?) mais à titre de *signe*, de signe d'amour et de gratitude. C'est comme si le ciel avait fait don à la terre d'une incomparable icône d'azur et d'or, dans un écrin parsemé de fleurs du paradis humectées du Précieux Sang et des larmes de la Vierge.

Mais cette icône bénie était celle d'une suppliciée, – suppliciée par des prêtres du Christ: et le cadeau du ciel portait aussi à la terre un signe de la sévérité divine envers les fourvoiements et les violences qui ont tellement taché de sang la chrétienté médiévale, – notamment envers cette Inquisition dont l'atroce caricature donnée en spectacle par le procès de Rouen était

signée de la colère de Dieu. Les causes sont interdépendantes. La fin de la chrétienté médiévale a entraîné la fin de l'Inquisition médiévale; et l'Inquisition médiévale a été une des fautes historiques irréparables par lesquelles la chrétienté médiévale devait périr.

L'adieu du Roi du ciel à la chrétienté médiévale, – aspect primordial de la mission de Jeanne et de son passage sur la terre, – a été à la fois un adieu de sublime gratitude et un adieu d'inévitable châtiment...

*De l'Eglise du Christ*
*Paris, Desclée De Brouwer, 1970, p. 384*

*La vie cachée de Jésus à Nazareth*

Il me semble qu'il est raisonnable de penser qu'à partir du moment où il a été retrouvé parmi les Docteurs, et surtout une fois adulte, Jésus a révélé progressivement à Joseph et à Marie *absolument tous les mystères de Dieu* qu'il était venu pour raconter. Etant donné leur immense amour mutuel, comment aurait-il pu ne pas leur communiquer, à eux d'abord, ce qu'il devait communiquer aux apôtres et à tous les hommes?

Sans doute Marie, en un sens, savait-elle déjà tout cela – je veux dire dans le supraconscient de son âme, l'illumination produite par les paroles de l'Ange au moment de l'Annonciation..., lui avait fait connaître en un éclair tous les mystères du salut, et avant tout le fait que l'enfant conçu par elle était le Dieu incarné. Mais toute cette connaissance restait supraconsciente: seuls des rayons diffus en passaient dans sa conscience; ce qu'elle a consciemment su ce jour-là, et pouvait se dire d'elle-même en des concepts, c'était seulement que par un miracle du Tout-Puissant elle enfanterait le Sauveur d'Israël, dont le règne durerait sans fin, celui dont l'arrivée ici-bas renverserait toutes les valeurs humaines, déposerait les puissants et exalterait les humbles. N'est-ce pas ce qui nous apparaît à une lecture attentive du Magnificat...?

On peut croire qu'une fois de retour à Nazareth, Jésus s'est mis à confier à ces deux bien-aimés, par quelle sublime et douce initiation où il parlait de l'abondance du cœur, sans besoin de figures et de paraboles, les secrets de la Vie Incréée et ceux de la Rédemption. Alors Marie *reconnaissait*, dans une contemplation émerveillée... ce qu'elle *savait* déjà dans les hauteurs du supraconscient, mais y restait caché à sa pensée consciente...

Ainsi à Nazareth, Jésus, tout en menant lui-même une vie de travail manuel et de contemplation mystique tout ce qu'il y a de plus sublime, a été l'*Illuminateur* et le *Sanctificateur* de Marie et de Joseph. C'est eux d'abord qui ont reçu l'Evangile, et avec une plénitude indépassable. Alors la sainte Famille, pendant toute la vie cachée, apparaît comme l'Eglise de la Loi Nouvelle, toute concentrée en trois personnes.

C'est ce qui nous fait considérer la sainte Famille comme quelque chose d'infiniment plus élevé qu'un simple exemplaire des vertus domestiques. C'était une Eglise *sine macula, sine ruga*, non seulement dans sa vie essentielle mais dans le comportement individuel de ses membres, si inégaux que fussent leurs degrés de perfection et de sainteté, – l'un étant le Verbe Incarné lui-même, *comprehensor* et *viator* à la fois; venu pour accomplir par son sacrifice l'œuvre de la rédemption du genre humain, et dont la grâce était la grâce capitale dont vit l'Eglise, l'autre étant la Theotokos, Immaculée dès sa conception, pure créature mais qui touche aux confins de la divinité, le troisième n'ayant pas ce privilège unique mais étant le premier et le plus grand Saint de la Loi Nouvelle, parmi ceux qui partagent la condition humaine.

Cette Eglise de la Loi Nouvelle a pris forme au sein de la Loi Ancienne, à la manière d'un germe, d'une façon secrète et cachée, un peu comme avant de naître au dehors un enfant prend forme dans le sein de sa mère. Il y avait donc un régime de la *Loi Nouvelle* qui commençait, tandis que le régime de la *Loi Ancienne* continuait pour tous les autres Juifs.

*De la grâce et de l'humanité de Jésus*
*Paris, Desclée De Brouwer, 1967, pp. 135–140*

*L'amitié entre juifs et chrétiens*

*Dieu n'a pas rejeté son peuple* (Rom, 11, 1–2). *Ils sont toujours aimés à cause de leurs pères* (Rom. 11, 28). Mais ce n'est pas à la maison d'Israël, c'est à l'Eglise qu'il donne pour âme le plérôme de toutes les grâces. Et tous les fidèles de la Synagogue qui sont individuellement sauvés, c'est en tant qu'ils font invisiblement partie de l'Eglise, quelque aide que leur cœur ait pu recevoir de leur famille religieuse à eux.

Et l'amour blessé à des manières redoutables de ne pas se faire importun. Il lui suffit pour cela de laisser faire, et d'attendre, lui aussi. Etre aimé de Dieu peut signifier avoir à suer le sang. *C'est l'amour de Dieu pour le*

*peuple juif* qui l'a abandonné pendant des siècles aux abominables traitements des Gentils, nous sommes les pires aveugles si nous ne comprenons pas cela. Et cet amour est toujours là, les Juifs peuvent compter sur lui. Il veille toujours sur son peuple, il pleure pour lui et avec lui; il le tirera toujours des plus mauvais pas. Il le raffermira toujours. A vrai dire ce peuple porte à sa manière la croix de Jésus, en endurant dans son âme indomptée toute la peine du monde et pliant les épaules sous tous les fardeaux, *pour survivre;* comme l'Eglise la porte à sa manière, dans la lumière et les larmes de la communion des saints, *pour racheter le monde* avec Jésus et par son sang.

[...] Je ne suis pas un auteur charismatique, je peux tout juste dire ce que mes pauvres yeux de philosophe croient apercevoir dans l'enchevêtrement de l'histoire. Il me semble que pour être authentique l'amitié entre Juifs et chrétiens pré-exige des deux côtés une purification de la pensée: il faut que les chrétiens comprennent vraiment que Dieu n'a pas réprouvé, mais toujours continué d'aimer les enfants d'Israël, et que c'est *son amour* qui a permis cette longue passion; et il faut que les Juifs comprennent vraiment que ce n'est pas la volonté de puissance, mais la *charité du Christ,* qui anime l'effort de l'Eglise envers les hommes.

Il me semble aussi que si cette amitié s'affernit, elle sera le présage de grandes choses, et tout d'abord d'une action commune pour porter secours à un monde qui périclite mais dans les coins duquel il y a des âmes qui meurent de soif. La *croix de survivance* portée par le peuple juif et la *croix de rédemption* portée par l'Eglise sont bien loin encore d'être prêtes à se rejoindre. Mais plus tard, bien plus tard sans doute, quand viendra la catastrophe historique d'où surgira pour un temps un univers humain renouvelé, ce jour-là, qui sera comme un prélude à la résurrection des morts, la croix de survivance (car ce sera le vieil olivier d'Israël qui refleurira tout entier «tout Israël sera sauvé») et la Croix de rédemption (car c'est le nouveau peuple de Dieu qui assumera tout dans la lumière du Christ) se reconnaîtront enfin et ne feront qu'une seule croix, pour offrir le salut aux hommes de toute la terre, – et peut-être pour que, avant la fin des temps, la terre elle-même passe par un moment où il lui sera donné de connaître la paix que donne l'Agneau de Dieu. La dialectique de l'histoire aurait alors réconcilié toutes ses oppositions, et débouché sur l'unité que le Père qui est aux cieux a eu en vue de toute éternité.

*De l'Eglise du Christ*
*Paris, Desclée De Brouwer, 1970, pp. 287–290*

*«Il faut prier toujours» ou l'oraison du cœur*

Comment arriver à prier toujours? [...] La vraie réponse est à chercher *du côté de cet acte vital* lui-même, qui, chez une sainte Thérèse quand elle était occupée à ses fondations ou un saint Vincent de Paul quand il était occupé à ses pauvres se poursuivait *virtuellement*, toujours prêt à jaillir, à raison même de la profondeur et de l'intensité avec lesquelles ils occupaient leur âme dans les heures de recueillement réservées à l'oraison.

C'est sans doute dans ce que le Père Osende appelle l'*oraison du cœur* que cette vraie réponse nous est donnée de la façon la plus décisive. C'est, je crois, par cette sorte de prière ou de contemplation, tellement silencieuse et tellement enracinée dans les profondeurs de l'esprit qu'il la décrit comme «inconsciente» que nous pouvons le mieux et le plus vraiment mettre en pratique le précepte de prier *toujours*... Elle peut et doit, dit-il, être continuelle dans l'âme contemplative. «Car nous ne pouvons pas fixer notre entendement sur deux objets en même temps ni continuer de penser toujours, tandis que nous pouvons aimer toujours» (du moins dans le supra-conscient de l'esprit, là seulement en effet l'amour peut être continuellement *en acte*). Alors on n'a plus seulement affaire à l'élan vital de la prière toujours virtuellement présente dans la conscience; la prière du cœur demeure elle-même en acte, – dans le supra-conscient de l'esprit; c'est un acte d'amour informulé qui là, peut se poursuivre toujours, comme celui d'une mère – c'était un exemple cher à Bergson, – qui pendant son sommeil veille encore sur l'enfant au berceau. «Qui ne comprend que cela est possible, et très possible? Ne voyons-nous pas, même dans l'ordre naturel, que quand le cœur est possédé par un grand amour, peu importe ce que fait une personne, son âme et sa vie sont à ce qu'elle aime, non à ce qu'elle fait, bien qu'elle puisse appliquer à son travail tout son entendement et son attention? Si l'amour naturel peut faire cela, combien plus l'amour divin...» (Osende). Celui qui est entré dans l'oraison du cœur accomplit donc le mieux possible le précepte de prier *toujours*... L'oraison du cœur relève du supra-conscient de l'esprit, mais ce n'est nullement une contemplation «masquée» [1], c'est une forme de contemplation *typique*, et des plus précieuses.» [2]

*Le Paysan de la Garonne, 1965, p. 329*

[1] L'auteur corrige sur ce point ce qu'il avait écrit dans *Liturgie et Contemplation*, 1959, p. 39.

[2] Cf. Saint AUGUSTIN, *in Ps. XXXVII, N° 14;* «Il existe une prière ininterrompue qui est désir. Quoi que tu fasses, si tu désires ce repos sabbatique, ta prière est ininterrompue. Si tu ne veux pas cesser de prier, ne cesse pas de désirer. Ton désir con-

*La contemplation*

La contemplation est chose ailée et surnaturelle, libre de la liberté de l'Esprit de Dieu, plus brûlante que le soleil d'Afrique et plus fraîche que l'eau du torrent, plus légère qu'un duvet d'oiseau insaisissable, échappant à toute mesure humaine et déconcertant toute notion humaine, heureuse de déposer les puissants et d'exalter les petits, capable de tous les déguisements, de toutes les audaces et de toutes les timidités, chaste, hardie, lumineuse et nocturne, plus douce que le miel et plus aride que le roc, crucifiante et béatifiante (crucifiante surtout), et parfois d'autant plus haute qu'elle est inapparente.

Mieux vaudrait peut-être, au lieu de dire «appel de tous les baptisés à la contemplation», dire, ce qui est la même chose, «appel de tous les baptisés à l'expérience amoureuse des choses de Dieu».

Les âmes dont le style de vie est actif auront la grâce de la contemplation, mais d'une contemplation *masquée*, inapparente; peut-être seront-elles capables seulement de réciter des rosaires, et l'oraison mentale ne leur procurera que le mal de tête ou le sommeil. La mystérieuse contemplation se sera pas dans leur prière consciente, mais peut-être dans le regard dont elles regarderont un pauvre, ou regarderont la souffrance.

Quiconque a en lui, même au degré le plus faible, la volonté de prier Dieu, fût-ce en ânonnant des *paters*, ou en jetant un cri, est, sans le savoir, en marche vers la contemplation.

*Le Paysan de la Garonne, p. 332-336*

*Le péché*

C'est un grand mystère que le péché, et il convient à ceux qui prient d'approcher un peu ce mystère.

Dans le péché lui-même de la créature subsiste un mystère qui nous est

tinu est une voix continue. Quand tu te tairas, c'est que tu auras cessé d'aimer. Tels ceux dont il est dit: *L'iniquité ayant abondé, la charité de beaucoup se refroidira.* Le froid de la charité, c'est le silence du cœur, l'ardeur de la charité, c'est la clameur du cœur.»

sacré; cette blessure au moins lui appartient, c'est un misérable bien pour qui elle engage sa vie éternelle, et dans les plis duquel sont cachées la justice et la compassion de Dieu. Pour guérir cette blessure le Christ a voulu mourir. Pour voir aussi loin que lui dans l'âme pécheresse, il faudrait l'aimer avec autant de tendresse et de pureté.

Quand on rencontre un pécheur on doit être saisi d'un grand respect, comme devant un condamné à mort, – qui peut revivre et avoir au paradis, auprès de Jésus, une meilleure place que nous.

*Le Paysan de la Garonne, p. 351*

*Les trois formes typiques de l'amour humain*

> *Un passage du* Journal de Raïssa *distinguait l'amitié, où l'on donne ce qu'on* a, *même tout ce qu'on* a, *et l'amour, où l'on donne ce qu'on* est. *Elle ajoutait «Dieu n'est pas jaloux de nos amitiés, au contraire, il les favorise. Mais il est jaloux de ce don particulier du cœur qui est l'amour». Ces lignes sont à l'origine des extraordinaires 50 pages du* Carnet de Notes *pp. 301–354 où J. Maritain, – récusant «l'opposition radicale qu'aujourd'hui on se plaît à faire entre* éros *et* agapè», – *va définir la nature et les exigences de l'amour, et* d'abord de l'amour humain.
>
> *Il écarte d'emblée «cette espèce d'amour qui est d'ordre* purement animal *et non proprement humain, – l'amour dont il est question dans beaucoup de conversations masculines et dans la littérature érotique, amour exclusivement charnel ou connotant exclusivement la volupté des sens, et qui relève* uniquement *de la convoitise».*

L'amour d'ordre *proprement humain*, dit-il, commence là où à l'attrait des sens se joint, au moins en ébauche, ce don de la personne elle-même, direct et à découvert et qui procède de l'*amour de dilection*. On peut dire qu'au moment où ce seuil est franchi, et du fait même du don par où l'aimant se donne lui-même à l'aimé, le sens du mot «exister» se dédouble: l'aimé seul existe pleinement et absolument pour l'aimant, l'existence de tout le reste étant frappé d'une sorte d'invalidité. Cet amour d'ordre proprement humain comporte lui-même bien des formes différentes. Contentons-nous de trois cas typiques.

Il y a d'abord ce qu'on peut appeler l'*amour-passion*, qu'on peut appeler aussi, dans sa forme la plus sublimée, l'*amour romantique*. Cet amour joue un rôle central dans la vie humaine, il est un mirage où va se prendre une nostalgie inhérente à l'être humain, il a ses initiales entrelacées sur tous les arbres du monde. Il vit d'un mensonge et d'une illusion, [il] est le mirage ou le simulacre de l'amour *tout à fait vrai* (de «l'amour fou»). Il se croit éternel et il est éphémère. L'aimant s'y donne à l'aimée (et l'aimante à l'aimé), c'est vrai, mais en imagination ou en rêve plus qu'en réalité; c'est l'amour de convoitise, ou le désir charnel, qui y tient (souvent sans qu'on le sache) la place essentielle et prépondérante; le don total de soi-même que le plus sincèrement du monde on s'imagine avoir fait, n'est pas réel mais rêvé, et n'est à vrai dire qu'un déguisement par où l'esprit en nous couvre d'une parure royale le désir des sens, et dont l'espèce se sert pour ses propres fins en trompant l'individu. Il est bon à l'être humain de passer par cette exultation, qui évoque les chants nuptiaux et les danses nuptiales des oiseaux, – mais à condition de ne pas prétendre y demeurer, car un homme n'est pas un oiseau.

Il y a en second lieu l'*amour authentique*, où il est rare (quoique non impossible) que l'on débouche du premier coup. L'homme n'y arrive ordinairement qu'après une certaine maturation dans l'expérience de la vie et dans la souffrance. C'est l'amour où l'un donne réellement à l'autre non seulement ce qu'il *a* mais ce qu'il *est* (sa personne même). Sous la forme ordinaire de cet authentique amour (disons: dans le *bel amour* tout simplement), un tel don est fait sans doute, mais comme commencé et ébauché (ébauche toujours, à tous les degrés de plus et de moins), non comme fait jusqu'au bout.

Enfin, quand un tel don est fait jusqu'au bout, on a, en troisième lieu, l'authentique amour sous sa *forme extrême*, ou tout à fait absolue. Cet amour où la personne même de chacun se donne à l'autre en toute réalité est, dans l'ordre des perfections ontologiques de la nature, le sommet de l'amour entre l'Homme et la Femme. [...] Cet amour extrême est l'*amour fou:* un tel nom lui convient en propre parce que, ce qui est de soi impossible, il le fait à sa manière: il exige d'une part la *dualité* ontologique imbrisable des personnes et d'autre part il demande, et *à sa manière* accomplit, l'unité sans faille. [...] L'amour fou est disponible pour le meilleur et pour le pire. La créature aimée d'amour fou peut devenir une idole, voilà le pire. Mais de soi l'amour fou humain peut rayonner au sein d'une vie droite et soumise à l'ordre de la charité [...].

Quant à l'amour de Dieu pour nous, c'est toujours un amour fou: il nous donne non seulement tout ce qu'il *a* et jusqu'à la mort de son Fils sur la Croix; il nous donne encore tout ce qu'il *est:* il *se* donne lui-même à nous.

> *Ce sont, portées à un degré d'exceptionnelle intensité – et de violence –, les aventures de l'amour fou humain, – lorsqu'il entre en contact avec les exigences toujours plus hautes de la charité et lorsqu'un amour fou pour Dieu va peut-être être demandé à l'âme, – qui font l'objet de la 2e partie de l'étude sur l'*Etat mystique *et de la 3e sur* Le mariage chrétien. *Une question va se poser: L'amour fou humain est-il compatible avec l'amour fou pour Dieu? Que répondre? Il y a une chose à laquelle l'amour fou humain ne peut se résoudre: c'est que l'être qu'il aime plus que soi lui soit arraché, par exemple par l'horrible destruction de la mort: «L'amour fou est fou. Si un homme aime une femme d'amour fou, il ne consentira pas à la donner jusqu'à l'immolation, fût-ce à Dieu même. Il luttera contre Dieu, et il sera brisé». Alors c'est plus tard, quand il aura consenti, que son amour pour Dieu, son immense amour pour Dieu, pourra deveni un amour fou.*
> *Comment dans cette perspective lire le* Cantique des Cantiques? *«Il est clair, nous dit-on, que l'auteur du* Cantique des Cantiques *était un homme profondément versé dans les choses de l'amour profane, l'expérience de l'amour fou humain, et de l'amour charnel qui lui est normalement lié. Avait-il, quand il a écrit son* Cantique, *renoncé à la chair, personne, je pense, ne peut rien dire à ce sujet. Mais une chose est certaine, c'est qu'à ce moment, où il chantait d'expérience (et de quelle expérience merveilleusement unitive, dans l'ivresse du don total) l'amour fou entre Dieu et la créature, il avait renoncé à l'amour fou humain»*, p. 347.

*L'Epouse du Cantique: gardienne des vignes de l'Epoux*

Ce que son cœur désire, c'est de contempler l'Epoux dans une foi si ardente et si illuminée des dons de l'Esprit qu'elle lui donne un avant-goût de la vision; c'est de rester serrée dans les bras de l'Epoux, et extasiée en son amour. Mais elle est obligée par les héritiers du premier péché à garder les vignes, et c'est un dur métier. Elle est gardienne de *la vigne de l'Epoux*, il lui faut affermir et préserver constamment en celle-ci la foi en la vérité de la divine révélation, établir des chrétientés sous tous les climats

du monde, faire avancer la sagesse théologique, voire le droit canonique, veiller sur les mœurs chrétiennes, défendre cette précieuse vigne contre les renardeaux qui sans cesse et de partout la menacent [. . .].

Et il y a *d'autres vignes* dont elle n'est pas à proprement parler la gardienne mais qu'en un sens elle garde cependant, parce qu'elles aussi, quoique sous un mode imparfait, appartiennent à l'Epoux (tout est à lui). Elle prend ces vignes-là dans sa prière et dans ses souffrances co-rédemptrices, elle est attentive à ce qui se passe en elles, elle leur obtient et leur transmet des grâces, elle encourage ses serviteurs à étudier sans se lasser leur sol, leur nature et leur histoire, elle les envoie y porter sa parole et y souffrir parfois le martyre, elle leur demande de se lier d'amitié avec les hommes qui les cultivent, en espérant que ceux-ci, du seul fait de l'intérêt et de l'admiration dont les chrétiens témoignent à l'égard des ceps qui produisent là un vin de sagesse ou de sainteté, apprécieront encore davantage ces ceps qu'une haute grâce a visités.

Mais la vigne de l'Epouse elle-même? *Ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée.* Ce qu'il y a de plus sacré et de plus uniquement à elle dans ses propres racines et dans le secret de son être, – et tout ce qu'elle est, et tout ce qu'elle a, – elle a tout donné à l'Epoux, sans rien garder pour elle.

. . . . . .

L'Epouse monte du désert, appuyée sur son Bien-Aimé. Il l'a réveillée (pour toujours) sous le pommier, là où sa mère l'a conçue. Qu'il la pose comme un sceau sur son cœur, comme un sceau sur son bras. Car l'amour est fort comme la mort, ses embrasements sont des embrasements de feu, *flamme de Ya!* Jamais les grandes eaux ne pourront éteindre l'amour, ni les fleuves le submerger.

*Le Cantique des Cantiques, hors commerce, 1971, pp. 44 et 47*

## *RAÏSSA MARITAIN* [1]

### DE PROFUNDIS

Dieu, mon Dieu la distance entre nous n'est pas tolérable.
Montrez-moi le chemin droit et nu et totalement véritable,
Le chemin de mon âme à votre esprit sans aucun intermédiaire
De ce que les hommes ont construit entre le ciel et la terre.
Je suis pauvre et dépouillée et tout me blesse,
Tout est trop dur de ce qui se dit et trop humain pour ma détresse.
La douleur m'a ravi mon enfance,
Je ne suis plus qu'une âme en deuil de sa joie
Dans la terrible et stricte voie
Où vit à peine l'espérance.
Tout juste de quoi lever les yeux vers vous et ma solitude est totale,
Et ces ténèbres sont sur mon cœur comme une pierre sacrificielle et tombale.
Comment avoir accès auprès de vous par delà les symboles
Et connaître sans nulle erreur la vérité de votre Parole?
Tout ce qui se dit de vous est sacrilège
Et ce que vous-même avez prononcé par nos mots, un mystère infini le protège.
Et pendant que vous vous enveloppez de toutes ces ombres,
Le monde que vous avez fait resplendit de ses étoiles sans nombre
Et le vertige de l'abîme saisit mon âme
Et je crie vers vous mon Dieu
Du fond de l'abîme.

[1] «Votre femme, qui a l'air d'un fil de la Vierge, et qui est un soldat du Christ»
Jean Cocteau

## TRANSFIGURATION

Quand je t'aurai vaincue ô ma vie, ô ma mort,
Quand je t'aurai vaincu – amour
Et serai conformée à l'amour éternel

Comme un oiseau battant de l'aile
Dénouant dans son vol les attaches terrestres,
Quand je t'aurai défait, dur attrait du bonheur

Et que j'aurai conquis ma liberté céleste,

Quand j'aurai surmonté la joie et la détresse,
Quand j'aurai survolé les sentiers des désirs
Et que j'aurai choisi le chemin le plus dur,

Comme le ciel nocturne illuminé et pur
Dans l'équilibre sans défaut de tous ses astres
Sera mon cœur dans l'équilibre de la grâce.

Mais je t'aurai gardé – amour.

De toi j'aurai gardé la vie et non la mort.
Et je t'aurai trouvé – bonheur,
Ayant à mon Seigneur tout donné de moi-même.

Comme un navire fortuné
Qui s'en revient au port sa cargaison intacte,
J'aborderai le ciel le cœur transfiguré

Portant des offrandes humaines et sans tache.

## POSTCOMMUNION

On se sent la toute petite chose que l'on est,
Que l'on se savait être

Maintenant on le sait dans l'esprit
Et dans l'âme et dans le corps.
On voit ce vide avec une joie simple.
Il y a une lumière dans ce vide,
Elle vient d'ailleurs,
Elle ne désigne rien que ce vide
Et cet ailleurs.
On est sans défense mais aussi sans crainte,
C'est le repos de ce qui est sans défense
Et qui ne veut plus rien défendre en soi,
Pas même sa vie – peut-être

Tout le trésor des souffrances passées,
Toujours présentes,
Repose en paix et dit un chant d'appel
A la miséricorde.

Ma misère est avec moi comme une chose
Dont un miracle aurait soustrait le poids [1].

[1] Raïssa Maritain, Poèmes et Essais, Paris, Desclée de Brouwer, 1969, 370 pages.

# *QUELQUES TÉMOIGNAGES*

## Cardinal Gabriel-Marie Garrone[1]
## Jacques Maritain

Quiconque a derrière soi un demi-siècle et s'est intéressé à la vie de l'Eglise en France, mais aussi en Italie et en Espagne, en Amérique du Nord ou en Amérique Latine, et bien au-delà sans doute... retrouve le nom de Jacques Maritain à tous les tournants de sa vie.

A 92 ans, parmi les Petits Frères de Jésus dans la banlieue de Toulouse, réduit à quelques pieds carrés d'un coin de barraque où le visiteur avait peine à se tenir debout et ne pouvait certainement pas s'asseoir, c'était toujours le même visage à la fois candide et tranquillement résolu. Ce grand vieillard aux yeux clairs et lumineux, à l'épaisse chevelure blanche, c'était bien le même qu'on aurait pu rencontrer au début de ce siècle dans les alentours de la Sorbonne, plus tard dans une chaire de l'Université de Paris ou de Princeton, ou même à l'Ambassade de France près le Vatican où ce philosophe était devenu paradoxalement, au lendemain de la guerre, Ambassadeur de France.

Le retournement de sa vie s'était produit à Paris vers la vingtième année. La jeune Juive qui devait devenir sa femme et qui devait jouer dans sa vie un rôle décisif, partageait sa conversion. Ils avaient l'un et l'autre, dans le voisinage de Léon Bloy, trouvé la foi, en même temps qu'une amitié que le temps ne devait pas altérer: celle d'un philosophe chrétien du moyen âge dont la lumière ne cesserait pas d'éclairer leur intelligence, d'orienter leur cœur et de guider leur vie: saint Thomas d'Aquin.

On retrouve la trace de ce génie à travers toute l'œuvre de Jacques Maritain. Il lui a dû sa foi candide et son audace intellectuelle. Il n'a pas cessé un moment de lui être fidèle et de s'inspirer de son exemple et de sa leçon.

Philosophe! C'est ce que Jacques Maritain n'a jamais cessé d'être. C'est ce titre qu'il n'a cessé d'invoquer. On fausserait sa figure et son message si on voulait chercher à donner à sa vie un autre sens. Théologien, il l'a été certes, mais modestement, demandant à la foi d'éclairer sa route de philosophe. C'est ainsi qu'il a attaché son nom à l'œuvre d'une «Philosophie chrétienne». Toute son activité est restée baignée dans cette lumière. Elle l'a conduit sur tous les chemins où la réflexion d'un homme et d'un chrétien peut s'aventurer: la morale, la sociologie, la poésie, l'art, la politique... Rien ne lui était étranger et dans tel ou tel de ces secteurs certainement la

[1] *L'Osservatore Romano*, édit. française, 11 mai 1973

pensée chrétienne ne serait pas ce qu'elle est si elle n'avait pas reçu de lui une stimulation au moins sous forme de questions.

Jusqu'à la dernière minute Jacques Maritain a réfléchi, écrit, et sans doute un jour son « Journal » offrira ce fil grâce auquel on pourra découvrir l'unité rigoureuse de son œuvre considérable, poursuivie en tant de domaines. Peu d'hommes auront touché à tant de questions. Peu auront réussi à les renouveler ou du moins à y pénétrer assez profond pour que rien ne soit tout à fait identique après son passage.

L'activité multiple de Jacques Maritain est jalonnée par toute une série d'ouvrages. Très souvent l'un d'eux reprend une série de réflexions précédentes en les portant un peu plus haut et un peu plus avant. Certains de ses ouvrages ont fait date. «*La philosophie bergsonienne*», l'une de ses premières prises de position intellectuelle relativement à celui qui était le maître de sa génération. «*Les degrés du savoir*», les «*Réflexions sur l'intelligence*», etc... dont tel ou tel chapitre sont chargés de lumière. «*L'humanisme intégral*», l'un des livres qui ont fait plus que tous les autres pour répandre le nom de Maritain: audacieux effort pour donner à l'humanisme un statut dans le contexte nouveau du monde. «*Pour une philosophie de l'éducation*»: l'un des rares ouvrages où le problème de l'éducation est saisi par son sommet, avec une incroyable audace. «*Art et scolastique*», «*L'intuition créatrice dans l'art et la poésie*»: qui renouvellent la philosophie esthétique. Il faut y ajouter tous les ouvrages nés de la guerre et qui sont la réaction d'une conscience chrétienne face aux drames de l'hitlérisme... Ce sont là simplement quelques jalons.

Les dernières années du philosophe n'ont pas été les moins fécondes. C'est un peu le bilan d'une vie qu'il a laissé dans son «*Carnet de notes*». Mais un ouvrage chargé d'explosif a ramené vers lui l'attention de tout le monde chrétien: avec une feinte ingénuité que le titre même du livre signale: «*Le paysan de la Garonne*», Jacques Maritain lançait un cri, longuement répercuté, à la pensée chrétienne pour qu'elle se réveille et s'arrache aux tentations du monde présent: le goût du nouveau, la séduction d'une certaine gnose. Ce vieillard touchait juste et atteignait au plus vif la conscience de l'Eglise.

L'intermède diplomatique de Maritain au lendemain de la guerre n'a fait que transporter provisoirement sur le plan de la politique une activité qui n'avait cessé d'être intense sur un plan de pure pensée.

Où faut-il chercher le testament de cet homme dont on dira certainement l'extraordinaire influence et la prodigieuse production: peut-être dans ce livre, l'un des derniers, où il a parlé de *l'Eglise*. Il l'a aimée de toute son âme. Il n'a jamais voulu être qu'un fidèle serviteur de Dieu à l'intérieur de l'Eglise. Lorsque, le 8 décembre 1965, Paul VI voulait donner la parole à un chrétien pour porter au monde le message du Concile aux intellectuels, c'est Maritain dont il fit choix. Et l'apparition sur le seuil de Saint-Pierre de ce grand vieillard vêtu avec la simplicité d'un petit frère est la dernière image que le monde gardera de celui qui a voulu achever dans l'humilité d'une Fraternité obscure le long et merveilleux itinéraire d'une vie.

*Sa maison était un cénacle de foi et de culture*

La maison qu'au cours des années 30 Jacques Maritain occupa à Meudon aux environs de Paris, était devenue un cénacle de piété et d'étude. Une pièce du logis avait été transformée en chapelle où, par faveur accordée au philosophe catholique, le Saint Sacrement reposait dans le Tabernacle. Prière, étude, recherche étaient pour Maritain les moments divers de la même condition d'existence. Il accueillait chez lui des écrivains, des artistes, des savants, des religieux, des croyants et des incroyants, des gens de tendances les plus diverses, avides de trouver, à travers lui, le dialogue et la rencontre avec Dieu. Il me souvient que dans une des pièces de la résidence était accroché un tableau noir où l'on pouvait lire des annotations tracées à la craie, concernant des thèmes et des articles de la Somme de saint Thomas. J'y trouvai, un jour, un schéma de la hiérarchie des anges que le philosophe-théologien y avait reconstruit de sa propre main.

Avec sa femme et les amis qui l'entouraient, des écrivains, des philosophes, des essayistes, la conversation se déroulait sur des sujets importants de la foi et de la culture contemporaine. On aurait pu se croire dans une école socratique ou à un chapitre conventuel. Ce furent les années des rencontres avec, principalement, des personnages de diverses visions, parmi lesquels on peut citer Jean Cocteau, Paul Claudel et André Gide. La correspondance avec ces auteurs, rendue publique, ne manqua pas de susciter de fameuses polémiques à Paris. Dans un essai dû à la plume de Stanislas Fumet, un converti et, à l'époque, collaborateur du «Roseau d'Or», nous pouvons lire le passage suivant:

*L'intelligence européenne s'y donnait rendez-vous*

«De nombreux amis de la famille Maritain se souviennent des dimanches de Versailles et surtout de ceux de Meudon. A Meudon, du temps de notre 'Roseau d'Or' on venait de tout pays, moins pour entendre Maritain, qui n'est pas un bavard, qui, même, éprouve peu de plaisir à parler et préfère, de loin, prêter toute son attention à l''autre', à son prochain, que pour lui faire ses confidences et lui demander des faveurs. Au début, les amis étaient le grand peintre solitaire Georges Rouault, Pierre et Christine Van der Meer de Walcheren, filleuls de Léon Bloy comme les Maritain (Pierre fut plus tard ordonné prêtre, à l'âge de 76 ans, à l'Abbaye bénédictine d'Oosterhout) ainsi que d'autres propagandistes du *Mendiant ingrat*; des médecins, des théologiens, un certain abbé Richaud et d'autres encore: Jacques Froissard, qui n'était pas encore devenu le Père Bruno, et l'animateur des *Etudes Carmélitaines*, le Père Abbé Lallemand; Henri Massis qui fonda pour Maritain la *Revue Universelle* dans laquelle un de ses collaborateurs aura un jour la prétention de dénoncer Maritain comme hérétique! Puis, à Meudon, le cercle s'agrandit et l'on peut dire que toute l'intelligence européenne, sans compter les Asiatiques, les Orientaux, y défila pendant des années. Tous voulaient rencontrer l'auteur de *Art et Scolastique*, puis des *Degrés du savoir*

(*Distinguer pour unir*). De l'illustre géologue Pierre Termier, intrépide fidèle de Léon Bloy et dévot, comme lui et comme les Maritain, de Notre-Dame de la Salette, à quelques jeunes poètes surréalistes, et à Maurice Sachs, en passant par Louis Massignon, Henri Ghéon, Jean Cocteau, Julien Green, Charles du Bos, Etienne Gilson, François Mauriac et jusqu'à Pierre Revery, aux musiciens Erik Satie, Georges Auric, Arthur Lourié, aux peintres Severini, Chagall; il y avait aussi le sculpteur Arp et tant d'autres, comme, mais plus secrètement, la pauvre et admirable Eve Lavallière ou le saint curé de la Courneuve, le Père Lamy le rêveur, et puis encore le Prince Wladimir Ghika, qui se fit prêtre et mourut il y a deux ans dans les prisons communistes roumaines, le Père Garrigou-Lagrange, le Père Bernardot, fondateur de *La vie spirituelle*, de *La vie intellectuelle* et de l'hebdomadaire *Sept*, l'abbé Journet, le Père Riquet, le Père Charles, que Cocteau, dans sa «*Lettre à Maritain*», décrivit avec le Sacré Cœur sur la poitrine, le Père Lebbe qui renouvela l'esprit missionnaire, un fidèle condisciple de la Sorbonne, l'amateur d'études celtiques Jean Marx, et enfin, les jeunes disciples du philosophe, laïcs et clercs, les collaborateurs du 'Roseau d'Or', des 'Iles', les premiers américains qui eurent l'occasion de connaître Maritain, et enfin des Polonais, des Anglais, des Allemands, le philosophe Nicolas Berdiaeff qui entraîna de nombreux jeunes Russes à sa suite, lesquels vinrent s'installer à Clamart et à Meudon, et puis tous les autres – on n'en finirait plus si on voulait les citer tous – ; en somme, toute une époque qui retrouvait son souffle, si on peut dire, près des Maritain».

Un immense empyrée d'esprits et de génies, donc, attirés par la lumière spirituelle de Maritain.

«Ce monde s'est-il évanoui?» se demandait Stanislas Fumet, après la guerre. «Plus exactement il s'est dispersé, absorbé par les universités, par par les couvents, par la guerre, la mort, la déportation».

La valeur primordiale et exclusive de la prière avait été et est demeurée le thème-clé de sa vie et de sa recherche intellectuelle elle-même. Après sa conversion, il avait voué un culte ardent à Notre-Dame de la Salette, et défendu l'authenticité de ses Révélations auxquelles il avait dédié une de ses études et dont il n'hésita pas à parler à Benoît XV en 1918. Ce fut là sa première visite à Rome. Une piété ingénue, mais solidement ancrée sur ses études, l'entraîna à une dévotion de plus en plus vive envers la Vierge Marie.

*L'ombre de la guerre*

La grande menace du totalitarisme raciste s'était entre-temps abattue sur l'Europe; Maritain qui s'était détaché de l'*Action Française* – obéissant sans réserve et immédiatement aux décisions de l'Eglise – se fit le champion chrétien de la liberté.

Une des dernières années de paix, une paix menacée en Europe, Maritain fut invité à enseigner au Canada et il émigra définitivement aux Etats-Unis, peut-être pour échapper à de prévisibles persécutions, mais surtout

pour défendre sa liberté de penseur et d'écrivain. Il devint titulaire d'une chaire à l'Université de Columbia d'abord, à celle de Princeton ensuite, et il eut une extraordinaire influence culturelle dans tous les Etats-Unis et en Europe. Les jeunes surtout regardaient vers lui. Il en fut le maître inoubliable grâce à son *Humanisme intégral* que suivirent des ouvrages et des études sur la démocratie moderne vue à la lumière d'une vision chrétienne de l'Histoire.

Après les années de guerre, pendant lesquelles il servit la France en adhérant au mouvement de Résistance du Général de Gaulle, il rentra à Paris et fut bientôt envoyé à Rome comme Ambassadeur de France près le Saint-Siège. Nous eûmes ainsi l'occasion de le rencontrer de nouveau dans le clair-obscur du vieux Palais romain où le nouvel Ambassadeur ne renonça jamais au rythme puissant de ses études, se recueillant dans le silence des grandes salles, troublé seulement par le murmure des fontaines.

Avec sa femme Raïssa, un être à la spiritualité extraordinairement vive, il maintint intacts le ton et les règles de sa vie, de ses habitudes, de sa communion intérieure, de son apostolat intellectuel. Il y avait, entre eux, une communion parfaite. La mort de Raïssa Maritain, survenue plus tard, et la publication posthume de son *Journal*, révélèrent la nature de cette union, tendue efficacement vers leur perfectionnement réciproque et vers l'évangélisation de leur milieu culturel, et firent découvrir la vie mystique si intense de Raïssa.

La douleur éprouvée par la perte de sa fidèle et héroïque compagne (Raïssa avait enduré un véritable martyre intérieur et physique) fut pour Jacques Maritain une nouvelle raison de se détacher de plus en plus des visions humaines.

Après une entrevue que nous eûmes avec Maritain à l'occasion de sa dernière venue à Rome pour la célébration du Concile (c'est alors qu'il reçut des mains de Paul VI le «*Message aux Intellectuels*»), nous notâmes (si l'on nous permet l'auto-citation) qu'il apparaissait, plus que jamais, comme un homme de prière. Encore et toujours, son visage, sa conversation rayonnaient de modestie, de douceur, de fidélité à l'Eglise. Les ondes que provoquait le Concile l'émouvaient, mais ce qui le troublait, c'étaient quelques périls qu'il craignait, principalement ceux qui pouvaient naître de positions théologiques extrémistes ou du radicalisme des jeunes. «Le droit de la personne se tient bien. Je crois en savoir quelque chose. Mais nous avons parlé, et nous parlons de la *personne humaine*. Seule la Personne divine n'a pas de limites».

### *Là-bas, où il est allé terminer ses jours*

La communauté, voisine de Toulouse, dans laquelle Jacques Maritain a conclu son existence terrestre est composée d'une soixantaine de religieux répartis dans de modestes habitations de bois. Il y a là une école de théologie des «Petits frères», dirigée par les Pères Dominicains.

Maritain n'y a pas enseigné, mais il a lu, il a écrit énormément. Pendant une longue année, il a peiné à réécrire la traduction du *Journal* de Raïssa Maritain pour les Editions «Morcelliana» de Brescia; il attachait, en effet, une très grande importance au message mystique de Raissa. Il n'enseignait pas, mais de temps à autres il organisait un séminaire pour ses confrères. Sa demeure était composée de deux pièces assez petites et contiguës à une salle de réunion. La cuisine collective faite pour une soixantaine de personnes s'était révélée assez nuisible à sa santé. Il essaya d'abord de s'arranger tout seul. Mais «faire griller de la viande sur une flamme, ça n'était vraiment pas pour moi!».

Un cénacle de Religieuses contemplatives, mais qui se dédiaient également au travail manuel, l'accueillirent pour le repas de midi. Le soir, elles lui faisaient parvenir un petit paquet contenant un modeste repas. Et son état s'en ressentit bientôt favorablement.

Une profonde émotion se marquait sur le visage de Maritain chaque fois qu'on parlait de Raïssa, et il ne manquait jamais de confirmer qu'elle lui avait apporté une aide décisive sur le plan intellectuel, en plus de la lumière dont resplendissait sa vie intérieure. «Une vie mystique, mais par les voies ordinaires. La puissance de son union avec Dieu était stupéfiante, mais cela ne l'empêchait pas de se consacrer parfaitement aux devoirs de la vie en commun». «C'était la petite voie» commentait Maritain.

Dès 1960, Maritain avait déjà une très grande idée du Concile, mais il était soucieux. «Ce qui me fait peur, disait-il, c'est ce qu'il y a autour du Concile». Sa vision était toutefois une vision pleine d'espoirs.

C'est dans la franche polémique du *Paysan de la Garonne* qu'on eut l'écho de ces appréhensions.

Déjà en 1960, Jacques Maritain s'habillait comme un «Petit Frère». Un veston de gros drap, une écharpe nouée autour du cou. Sous les cheveux blancs, un visage décharné et rosé; ses yeux étaient souvent recueillis sous les paupières abaissées, dans une ombre de gravité et de douceur.

Il était donc venu à Rome, et il ne savait pas encore la raison de l'appel qui lui avait été adressé par la Secrétairerie d'Etat. Le Pape voulait lui remettre, à lui et à Jean Guitton, le manifeste aux intellectuels lors de la célébration finale du Concile. «Mais je n'ai aucun titre pour participer au Concile» avait-il objecté. «Eh bien, le titre, le voilà – avait répondu Paul VI –; c'est mon invitation».

Ainsi, Jacques Maritain a couronné sa démarche intérieure avec l'acte explicite et sans retour de la consécration totale à Dieu dans la Communauté des Religieux. Il avait 91 ans; mais, je le répète, il avait gardé intacte sa jeunesse spirituelle. Si bien que sa vie semble une ligne cohérente d'ascension continuelle vers l'objectif divin.

Nous devrions accueillir cette nouvelle dans le silence. La communion religieuse suppose ombre et solitude, nous le savons. Mais la figure de Maritain resplendit, désormais, dans le ciel, et elle nous est livrée pour l'édification de chacun.

## R. P. Georges M.-M. Cottier, O.P.[1]

# Un théologien? Non: «un philosophe s'occupant de théologie»

«Notre affaire est de chercher le positif de toutes choses, d'user du vrai moins pour frapper que pour guérir. Il y a si peu d'amour dans le monde, les cœurs sont si froids, si gelés, même chez ceux qui ont raison, les seuls qui pourraient aider les autres. Il faut avoir l'esprit dur et le cœur doux. Sans compter les esprits mous au cœur sec, le monde n'est presque fait que d'esprits durs au cœur sec et de cœurs doux à l'esprit mou.» *L'esprit dur et le cœur doux* la formule, qui se trouve dans la *Réponse à Jean Cocteau*, exprime bien l'attitude foncière de Maritain, qui ne fut pas toujours perçue dans la mêlée des rudes batailles intellectuelles où il s'est engagé de toute son âme.

Il fut en effet à des moments décisifs un homme de clairvoyance et de courage. Je pense à la crise de l'Action Française, à la guerre d'Espagne, à la France libre et surtout aux prises de position en faveur d'Israël à une heure où bien des chrétiens prêtaient une oreille indulgente à l'antisémitisme hitlérien. «L'antisémitisme est un outrage au Fils de Dieu lui-même.» Si quelque chose a changé dans la mentalité des chrétiens à l'égard du peuple juif, c'est en grande partie à lui qu'on le doit. Ses écrits sur la question ont été groupés en volume en 1965: *Le mystère d'Israël*, qui est un admirable témoignage.

A l'occasion des débats auxquels il prend part, le philosophe est conduit à développer une philosophie politique, proposant les «*Principes d'une politique humaniste*» et élucidant des notions premières comme celles de personne ou de droit naturel. Il faut citer ici principalement trois ouvrages. *Humanisme intégral* (1936) est peut-être celui de ses livres qui a eu le plus de retentissement et qui aussi lui a valu les plus fortes oppositions dans certains secteurs du catholicisme politique conservateur. Mais il n'est pas exagéré de dire que des textes du dernier Concile du Vatican, comme *L'Eglise dans le monde d'aujourd'hui*, ou la *Déclaration sur la liberté religieuse* ne seraient pas ce qu'ils sont sans *Humanisme intégral*. *L'Homme et l'Etat* (1951) étudie des rapports de la société et de l'Etat, que Maritain prend bien soin de distinguer. *Pour une philosophie de l'histoire* (1959) envisage dans une perspective plus vaste la question des rapports entre les œuvres de la culture et de la politique et la destinée religieuse de l'humanité.

[1] *Journal de Genève*, 5 mai 1973

Avec Raïssa Maritain, il fut en contact, dans leur maison de Meudon, avec un grand nombre de poètes et d'artistes parmi les plus grands de notre époque. *Art et scolastique*, *Frontières de la poésie*, et beaucoup plus récemment *L'intuition créatrice dans l'art et dans la poésie*, constituent une contribution sans doute définitive sur la nature de l'expérience poétique. Ce dernier ouvrage, que Maritain lui-même considérait comme le plus réussi, avait été écrit d'abord en anglais, car à la veille de la dernière guerre, il avait été appelé à enseigner à l'Université de Princeton.

## *Avant tout métaphysicien*

Si l'expérience poétique a retenu tellement son attention, c'est que Maritain était un spirituel et à ce titre, il était avide de tout ce qui touche à la vie de l'esprit dans ses sommets. On lui doit des études sur la mystique de saint Jean de la Croix et sur les intuitions mystiques dans les climats religieux non chrétiens. Mais ses écrits sur la morale mettent également l'accent sur l'expérience morale et l'expérience de la liberté.

Maritain, cependant, est avant tout un métaphysicien. Ce qui l'a séduit après sa conversion au catholicisme dans la pensée de saint Thomas d'Aquin c'est qu'elle est une philosophie de l'être et que l'intelligence est faite pour *voir* l'être. D'où son insistance sur la part fondamentale de l'intuition abstractive marquant par là que cette intuition ne s'oppose pas aux concepts et à leur rigueur, mais que c'est elle qui rend compte de leur ouverture sur l'être. Aussi bien le philosophe, là-même où il opère avec la plus rigoureuse abstraction n'est jamais loin de l'expérience. Citons ces lignes caractéristiques qui datent de 1947: «L'angoisse n'est qu'une forme de l'expérience spirituelle du philosophe. A mesure qu'il chemine, il traverse d'autres états, il connaît la joie intellectuelle, où rien d'humain ne pénètre, des intuitions décisives et des certitudes illuminatrices, une sorte d'ivresse de l'objet qui est presque cruelle – et parfois l'exaltation glacée du regard qui dénude et détruit – et parfois le dégoût de remuer ces squelettes d'animaux et ces ossements de morts dont parlait Gœthe – et parfois l'ardeur qui le blesse de toutes parts pour l'infinie recherche menée par les hommes et toutes ses vérités captives – et parfois la pitié de l'erreur avec ses ambiguïtés – et parfois la grande solitude ou la détresse de l'esprit – et parfois la douceur d'avancer dans la nuit maternelle. Ce que je voudrais marquer, c'est que l'expérience spirituelle du philosophe est le sol nourricier de la philosophie, et que sans elle il n'y a pas de philosophie, et que pourtant elle n'entre pas, ou ne doit pas entrer, dans la texture intelligible de la philosophie: la pulpe du fruit doit consister dans la vérité seule.» Citons dans cette ligne *Sept leçons sur l'être*, *Court traité de l'existence et de l'existant*. Et l'un de ses derniers écrits, publié en 1970, a pour titre significatif: *Il n'y a pas de savoir sans intuitivité*. La réflexion métaphysique entraînait naturellement une réflexion sur l'épistémologie dont son grand livre, *Les degrés du savoir* sont le fruit le plus mûri.

*Un vieux lutteur*

Après la mort de Raïssa, Jacques Maritain s'était retiré chez les Petits Frères du Père de Foucauld, à Toulouse, dans une vie de silence et de prière. De ce silence, il n'est sorti qu'à de rares occasions: *Le carnet de notes* (1965), qui contient des souvenirs sur l'époque de Meudon, est un acte de piété à l'égard de Raïssa. La crise de l'Eglise ne pouvait laisser indifférent le vieux lutteur qu'était Maritain. En 1966, il publie *Le paysan de la Garonne* dont le sous-titre est: «un vieux laïc s'interroge à propos du temps présent.» Ce livre qui a connu le succès a été à mon avis fort mal compris: on s'est arrêté, pour approuver ou pour réprouver, à l'écorce polémique dont on n'a pas saisi l'humour, sans voir l'essentiel qui est de nature contemplative. C'est cette même méditation que poursuit *De l'Eglise du Christ, la personne de l'Eglise et son personnel* (1970), qui est écrit sur un ton irénique. Car de plus en plus, le Maritain des dernières années était retenu par les problèmes théologiques. Il aimait à dire qu'il n'était pas devenu un théologien mais qu'il était un philosophe s'occupant de théologie. Il reste qu'il nous a laissé une œuvre théologique, appelée à avoir d'importants prolongements.

Maritain s'est voulu et a été un philosophe chrétien, c'est-à-dire un philosophe qui obéit à toutes les exigences de la raison philosophique, sous le ciel de l'Evangile. Il me plaît de terminer cet hommage par cette citation: «Chaque fois qu'on relit l'Evangile, une nouvelle face apparaît de ses exigences et de sa liberté, terribles et douces comme Dieu même. Heureux qui s'égare à jamais dans cette forêt de lumière, est pris au piège de l'Absolu rayonnant dans l'humain. Plus notre expérience grandit, plus nous nous sentons loin de pratiquer les mœurs évangéliques, mais en même temps plus l'idée et le désir de leur mystérieuse vérité s'impriment en nous. Quand nous méditons sur les vérités théologiques, c'est nous qui méditons sur les vérités théologiques; mais quand nous méditons sur l'Evangile, c'est l'Evangile qui nous parle; il suffit d'écouter. Et sans doute Celui que raconte l'Evangile n'est-il pas loin de nous, pour nous ouvrir un peu l'esprit, lorsqne nous cheminons ainsi avec Matthieu, Marc, Luc et Jean, *Mane nobiscum Domine quoniam advesperascit.* Restez avec nous, Seigneur, parce que le soir tombe. Il me semble que si une nouvelle chrétienté doit venir à l'existence, ce sera un âge où les hommes liront et méditeront l'Evangile plus qu'ils ne l'ont jamais fait.»

# Henry Bars

## Un nom respecté, une œuvre méconnue[1]

Le nom de Jacques Maritain est célèbre. Sa personne est à peu près universellement respectée avec, parfois, une nuance de vénération. Mais son œuvre de philosophe n'en est pas moins méconnue. Qu'il ait été discuté, cela est normal. Je veux parler d'autre chose. Il écrivait avec tristesse, en 1961, que les intellectuels de son pays – mis à part un tout petit nombre d'amis et davantage d'inconnus – tenaient depuis pas mal d'années son travail «comme non existant». Cela n'a pas cessé d'être vrai. Et comme on a pu le voir depuis, certains «disciples», qui brandissaient comme un drapeau son nom et quelques-unes de ses idées, n'étaient pourtant pas allés jusqu'aux sources de sa pensée, qu'ils comprenaient tout de travers.

*Le témoignage de toute une vie*

Un des rares points sur lesquels il ait à peu près réussi à rallier les suffrages, du moins parmi les catholiques, c'est le témoignage qu'il a rendu à l'Evangile pleinement vécu et à la contemplation. Sa longue vie commune avec Raïssa et Véra, à Meudon puis en Amérique, ensuite sa retraite humble et pauvre dans la solitude de Toulouse sont une illustration de ce témoignage qu'on admire. Mais il s'exprime également dans toute son œuvre, qu'il inspire et illumine, jusqu'à ce peu lointain *Paysan de la Garonne* qui a soulevé pas mal de protestations. Ceux-mêmes que la partie polémique de l'ouvrage indignait, pour des raisons diverses, ont généralement désarmé devant les cent dernières pages, où est affirmé une fois encore le primat de la contemplation.

On constate même sur ce point un accord touchant entre progressistes et intégristes qui, par ailleurs, lui font des reproches opposés, déplorant que cet homme de Dieu ait persisté à préconiser une philosophie (médiévale) ou – de l'autre bord – qu'il se soit entêté à soutenir des thèses politiques dont la nuisance paraît à certains manifeste. Mais, demanderai-je à mon tour, pourquoi faut-il que si peu de gens aillent jusqu'au bout de leur assentiment et, tout en estimant à son juste prix le christianisme intégralement vécu, restent fermés à ce qu'il suppose dans *le philosophe comme tel*, à ce qui en résulte *pour la philosophie elle-même?* Si je ne me trompe, c'est ici la clé de la pensée de Jacques Maritain.

[1] *«La Croix»*, 2 mai 1973. – Henry BARS est l'auteur de deux livres importants sur: *Maritain en notre temps, Essai*, avec un *Appendice chronologique de la vie et des œuvves de Jacques et Raïssa Maritain, Paris, grasset, 1959, 398 pages. – La politique selon Jacques Maritain*, avec une *Préface* caractéristique de Jacques Maritain, Paris, Editions ouvrières, 1961, 248 pages.

La plupart des systèmes auxquels il s'est opposé dans sa carrière sont caractérisés par un refus initial, tant du donné objectif, offert à l'intelligence (on se propose de le récupérer plus tard, mais quand et comment?), que des certitudes péniblement acquises par les sages et lentement accumulées au cours des siècles. Chaque philosophe un peu doué recommence la philosophie pour son propre compte et la recommence par une démarche essentiellement *critique*. Maritain a toujours été parfaitement conscient de l'importance de la démarche critique, aussi bien que du rôle actif et constructeur de l'intelligence.

La philosophie perdrait son pouvoir de découverte si elle ne révisait continuellement les positions reçues, mais au nom de quoi le ferait-elle si ce n'est de l'expérience et de quelques certitudes premières et inébranlables (les fameux «principes» et l'intuition de l'être qui est elle-même leur condition)? Et l'entreprise ne serait-elle pas désespérée s'il fallait tout recommencer à chaque génération?

*Une philosophie qui commence par un oui*

La philosophie dont Maritain s'est fait le champion commence par un *oui*, par un moment d'écoute et de docilité sans lequel tous les *non* accumulés ne sauraient déboucher que sur le néant. Il ne s'agit pas de la foi surnaturelle, ni de foi du tout, car la métaphysique, dont cette passivité initiale ouvre la porte n'exige en elle-même que l'usage normal de la raison, d'une raison saine. Il est vrai que la raison est blessée en nous et que les énergies de grâce ont cet effet supplémentaire de lui rendre la santé. La philosophie ne reçoit pas de la révélation une vérité toute faite; elle ne devient pas une *dogmatosophie*, selon le terme ironique de Fernand Guimet. La lumière de foi et les apports de la tradition chrétienne la stimulent au contraire dans la curiosité qui la porte vers des objets nouveaux, en même temps qu'elle creuse sans fin les anciens problèmes.

L'œuvre de Jacques Maritain est une preuve expérimentale de cette inventivité inlassable. Mais la recherche y est soutenue jusqu'au bout par une ouverture confiante à «ce qui est» dans son ampleur et sa diversité: c'est là, dans le fond, l'attitude spontanée d'une intelligence éduquée par la foi et la contemplation, ou qui y tend. Tout au sommet de la métaphysique, «le procédé par lequel la raison démontre que Dieu est, place la raison elle-même dans une attitude d'adoration naturelle et d'admiration intelligente».

La philosophie morale appelle des réflexions différentes, mais non sans analogie. Jacques Maritain a discerné deux tentations majeures qui ne menacent pas les seuls philosophes: celle de refuser la condition humaine et d'aboutir au désespoir, celle d'accepter purement et simplement la condition humaine – et donc de ne rien faire pour la changer.

La première tentation avait été la sienne dans sa jeunesse (et il est toujours resté un révolutionnaire, par tempérament). Il avait connu le vertige de l'abîme et envisagé le suicide. Il n'y avait échappé qu'en se livrant à un

autre abîme, celui de la foi au Dieu vivant. Il est allé jusqu'au bout de la vie de foi, recevant, d'une part, le trésor de sagesse amassé par les siècles chrétiens et magistralement ordonné par saint Thomas, se laissant, d'autre part, conduire par l'Esprit à travers beaucoup de souffrances, ce qui est le principe de la vie mystique. A l'inverse de ce que pensent bien des gens, la passivité contemplative ne se résout pas en inaction et indifférence, car c'est par elle que la charité est connue «d'expérience» et la charité ne se divise pas. Autant elle monte vers l'adoration du Dieu très bon, autant elle surabonde en œuvres dont l'humanité bénéficie.

*Changer la vie des hommes*

La passion du jeune Jacques pour changer la vie des hommes n'a pas été détruite par l'adhésion totale à l'Eglise, elle a été purifiée et transfigurée. Mais sa vocation propre était de changer la vie des hommes par la sagesse, non par la politique, et seulement à l'intérieur de cette sagesse même de faire aussi, le temps venu, œuvre de philosophie politique. De plus, il avait, selon sa forte expression, «changé de fin dernière».

Si nécessaire que lui aient toujours paru l'effort et la lutte pour libérer les hommes de leurs chaînes terrestres par des moyens proportionnés, il savait depuis sa conversion que cette libération même est subordonnée à une fin, plus haute, et que la servitude essentielle de l'homme, celle qui tient à sa condition créée, ne saurait être brisée par aucun moyen politique: elle exige la divinisation de l'âme par la sainteté.

Il pensait aussi que la sainteté de quelques-uns, adonnés aux tâches temporelles (comme la philosophie et l'art, non moins que la politique) donnerait une vigueur inconnue au travail de civilisation et que cet héroïsme était appelé par les besoins de notre temps. Ce n'était pas un programme de tout repos.

*L'humanisme intégral*, si exigeant pour les hommes, est le fruit d'un amour qui a pour premier objet le Père des hommes. Mais il n'aurait pas été possible si son auteur, avec tout son génie, ne s'était humblement et passionnément mis à l'école de saint Thomas, comme d'ailleurs de saint Jean de la Croix. La métaphysique des *Sept leçons sur l'Etre* est la moelle de cet humanisme.

Jacques Maritain aurait pu, peut-être il aurait voulu, construire son œuvre philosophique plus à loisir, éloigné des soucis et des événements de l'histoire qui passe. Cela ne lui a pas été permis. Il était, *en tant même que philosophe*, «une espèce d'agent secret du roi des rois dans les territoires du prince de ce monde, prenant ses risques à l'instar du chat de Kipling qui s'en allait tout seul».

# De Charles Journet
# Jacques Maritain «théologien»[1]

Il ne veut pas être compté parmi les théologiens. Il se déclare toujours philosophe. Mais nous le regardons comme étant à sa manière le plus pénétrant théologien de notre temps: j'ai essayé moi-même d'intégrer dans le Traité de l'Eglise le surprenant effort de découverte et d'approfondissement amorcé par lui dans toutes les directions. Il a distingué avec netteté, d'une part le domaine de la théologie, qui s'appuie sur l'autorité de la révélation pour éclairer notre connaissance de Dieu et de notre univers humain, et d'autre part le domaine de la philosophie, d'une «philosophie chrétienne», où la raison «avec ses moyens propres essaie de scruter ces mêmes problèmes, d'entrer dans cet univers de l'humain comme tel, et d'entrer dans le monde même de la spiritualité, de la grâce, de la sainteté, puisque ce monde est au cœur de l'univers humain *existentiellement* considéré. Et c'est ainsi – ajoute-t-il – que nous avons été conduit, pour notre part, à essayer, dans des travaux d'ordre philosophique (cf. *Distinguer pour unir ou les Degrés du savoir*), d'étudier le problème de l'expérience mystique en nous inspirant de saint Thomas d'Aquin et de saint Jean de la Croix» [2] C'est donc du point de vue de la philosophie chrétienne que Jacques Maritain, pareil comme il le dit «au sourcier collant son oreille sur la terre pour entendre le bruit des sources cachées et des germinations invisibles», attentif aux questions sans cesse nouvelles posées à l'inquiétude des hommes par le mouvement des civilisations, lève son regard vers les grands enseignements de la théologie pour les interroger à nouveau; et ce regard plus exigeant lui fait découvrir en eux des richesses encore inexplorées. Il a des antennes pour percevoir les problèmes les plus secrets de l'humanité, et des antennes pour percevoir les réponses les plus hautes de la divinité. L'œuvre entière de Jacques Maritain demanderait à être étudiée dans cette perspective. Nous ne pourrons signaler ici que quelques-unes de ses vues concernant les rapports de Dieu et du monde, l'origine de l'homme, le mystère du Christ et celui de l'Eglise.

## I. – Dieu et le mal

*1. Dieu n'est d'aucune manière responsable du péché.* – Dès son livre sur *Humanisme intégral* (1936), J. Maritain écrivait: «Le moyen âge a gardé les yeux fixés sur les *points lumineux* que saint Augustin lui montrait dans le mystère de la grâce et de la liberté, et qui concernaient les profondeurs divines de

[1] Ce texte a paru dans le numéro d'hommage, dédié à Jacques Maritain, par *The New Scholasticism*, Winter 1972, XLVI nº 1. *Baltimore, Maryland*

[2] *De la philosophie chrétienne*, Paris 1933, p. 71.

de ce mystère. Les vastes *régions d'ombre* qui demeuraient, et qui concernaient les profondeurs créées et humaines de ce mystère, en particulier tout ce qui a rapport à la permission divine de l'acte mauvais et à l'engendrement du mal par la créature, comme aussi à la signification et à la valeur propre, je dis dans l'ordre philosophique et théologique lui-même, de l'activité temporelle et «profane» de l'être humain – le moyen âge a posé avec force, sur le seuil de ces régions, les principes de solution; il s'est peu engagé dans leurs obscurités et dans leurs problèmes, il a laissé là beaucoup de terrain en friche, toute une problématique non explorée», p. 19. Si la controverse *de Auxiliis* sur la grâce efficace et la grâce suffisante, au début du XVII^e^ siècle, n'a pu aboutir, c'est précisément en raison de ces points d'ombre qui compromettaient alors la vérité de la doctrine traditionnelle. En insistant avec une rigueur absolue sur la *dissymétrie* entre l'acte libre accompli par nous dans la ligne du bien et dont l'initiative première revient alors à Dieu, et l'acte libre accompli par nous dans la ligne du mal et dont l'initiative première revient alors au seul pécheur; en insistant en même temps sur le fait que le plan éternel de Dieu n'est pas un *scénario* fait d'avance, mais s'établit dans l'éternel aujourd'hui de Dieu *compte tenu de nos libres défaillances par lesquelles nous stoppons et néantons* en nous les grâces prévenantes du salut; en insistant à la fois sur ces deux aspects, J. Maritain a débloqué le problème des rapports de la grâce divine et de la liberté humaine qui en était arrivé à un point mort. Il a remis la théologie sur la voie où Dieu apparaît comme absolument innocent de tout péché, ne le voulant ni directement ni indirectement, luttant en chacun de nous contre le péché par les initiatives de sa grâce que nous brisons [1]. C'est ici qu'intervient la tragédie du libre arbitre des créatures qui peuvent résister à Dieu et se préférer à lui. Elle sera mise en pleine lumière dans l'étude sur *Le péché de l'Ange* [2]: «Le péché de l'Ange ne présuppose dans le fonctionnement de l'intelligence comme telle ni ignorance ni erreur, il nous montre par là la puissance effrayante et pour ainsi dire infinie propre au libre arbitre... L'ange ne se trompe pas de route en prenant la mauvaise route pour la bonne, il se trompe de route en choisissant en pleine connaissance de cause la route qu'il sait mauvaise; il fait ce qu'il a voulu, va où il a voulu, a ce qu'il a voulu... Qui ne voit pas cela peut être partisan du libre arbitre, il ne sait pas ce qu'est celui-ci» [3]. Le libre arbitre de l'homme peut vraiment briser en lui les motions de la grâce prévenante et faire ainsi échec à l'amour de Dieu qui veut que tous les hommes sans exception soient sauvés.

Par la force qu'il met à rappeler ces vérités, J. Maritain a la conscience très nette de venir en aide aux théologiens. Il n'est pas tendre à leur égard. Il leur reproche leur paresse, leur routine, d'user d'un instrument philosophique insuffisamment purifié et assoupli, de manquer de clairvoyance, de

[1] *L'existant libre et les libres desseins éternels*, dans *Court traité de l'existence et de l'existant*, 1947, pp. 141-195. – *Dieu et la permission du mal*, 1963.

[2] *Revue Thomiste*, 1956, n° 2, pp. 197-239.

[3] *Ibid.*, pp. 199-201.

génie, de ne pas voir tout de suite les tâches qui à chaque moment du temps s'imposent. Voici la fin du petit livre sur *Dieu et la permission du mal*: «Dans ma jeunesse, j'ai passé quelques années à casser des vitres, et après cela j'ai tâché comme j'ai pu d'ouvrir des portes, et d'ouvrir des voies. C'est ça mon métier. Eh bien j'ai confiance que sur la question de Dieu et de la permission du mal, les voies que je vous ai proposées sont bonnes; et que bon gré mal gré, tout en faisant du meilleur travail que moi, mes maîtres et amis les théologiens s'y engageront un jour».

2. *La miséricorde divine.* Le problème du mal sous sa double forme, celle du péché et celle de la souffrance déclenchée dans l'humanité par le péché, forme on peut le dire la toile de fond de l'œuvre entière de J. Maritain. Il est revenu récemment sur ce sujet à propos d'une des perfections divines les plus exaltées dans la Bible: la Miséricorde [1]. En quel sens est-elle attribuable à Dieu? Est miséricordieux, dit saint Thomas, celui qui est attristé par la misère d'autrui et lui porte secours. Sous le second aspect la miséricorde est souverainement attribuable à Dieu, mais en tant qu'elle supposerait une souffrance en Dieu, elle ne l'est pas (*Sum. theol.* I, qu. 13, a. 5). Dieu serait-il insensible à notre misère? J. Maritain veut dissiper ici les malentendus toujours prêts à naître. La souffrance, dit-il, déclenchée par le péché, est pour l'homme un «inadmissible à accepter». Le christianisme a révélé au monde la dignité de cette souffrance lorsqu'elle est librement acceptée. Jésus a voulu illuminer la souffrance, non l'éliminer, d'où l'extraordinaire grandeur qui paraît en lui dans la scène de l'*Ecce homo* (Jean 19,5). A l'état suprême, cette incomparable noblesse de l'acceptation de l'indamissible doit se trouver dans le cœur même de Dieu. Dieu est blessé par notre péché. Il est blessé lui-même, non pas certes *en lui-même*, mais dans les grâces de salut qu'il nous envoie et que nous brisons en nous. Voilà en Dieu l'inadmissible accepté librement par magnanimité; voilà en lui la Source infinie de cette noblesse qui paraît dans le Chrits et dans les chrétiens chaque fois que l'inadmissible de la souffrance est accepté par eux dans l'amour; voilà ce qu'est en Dieu, mais à l'état de perfection pour laquelle nous n'avons pas de nom, la Miséricorde. Il s'agit dans ce débat, estime J. Maritain, de l'essence même du christianisme. L'idée absurde d'un Dieu indifférent à notre misère est «au fond du plus obscur de l'immense trouble dont souffre le monde d'aujourd'hui... Je pense qu'une psychanalyse métaphysique du monde moderne décèlerait là le mal qui ronge l'inconscient de celui-ci. Si les gens savaient que Dieu 'souffre' avec nous et beaucoup plus que nous de tout le mal qui ravage la terre, bien des choses changeraient sans doute, et bien des âmes seraient libérées» [2].

[1] *Un grand problème* dans *Quelques réflexions sur le savoir théologique*, Revue Thomiste, 1969, pp. 14 et suiv.
[2] *Ibid.*, pp. 24-25.

## II. – Origine de l'homme

Des portes ont été ouvertes, des chemins ont été tracés pour ce qui touche au problème de l'homme dans deux très remarquables études, encore peu connues, parues en 1967 dans la revue *Nova et Vetera*.

1. La première intitulée: «*Vers une idée thomiste de l'évolution, Première approche*» [1] concerne l'origine de l'homme. Ce problème suppose une connaissance exacte de ce qu'est l'homme. Il relève au premier chef de la philosophie de la nature. Il peut bien être abordé et préparé par les disciplines purement scientifiques relatives à l'homme, mais non résolu par elles. Une étude approfondie concernant le dynamisme de la nature et l'apparition de l'homme au terme de l'évolution des primates aboutit à une difficulté apparemment insoluble: les hominiens supérieurs regardés par nous comme des hommes primitifs n'étaient pas des *animaux*, c'est l'assertion de la science; ils n'étaient pas des *hommes*, c'est l'assertion de la philosophie. Une seule issue s'offre: elle est de briser le dilemme *animal ou homme* et de penser qu'il y a eu au sommet de la série plus ou moins éphémère des primates supérieurs des *animaux surdéveloppés* dont le psychisme dépassait, tout en restant d'ordre seulement sensitif, le niveau du psychisme de tous les autres animaux des âges préhistoriques, comme celui de tous nos animaux des âges historiques. Supposons, sur la tige évolutive, un couple hominien librement choisi par Dieu. Supposons que, dans l'embryon issu de l'acte générateur de ce couple, se soit produite, sous une motion surélévatrice exceptionnelle et absolument unique de Dieu, une disposition ultime appelant l'âme intellective: à cet instant Dieu créera et infusera cette âme dans l'embryon. Et nous pouvons supposer que dans cette première apparition de l'être humain, ce sont ou bien deux jumeaux, l'un garçon l'autre fille, sortis en même temps du sein de la mère hominienne, ou bien un garçon premier-né, puis une fille secondenée, qui ont été ainsi créés de Dieu. Le couple hominien dont il est question ne représente pas le *père* et la *mère* du genre humain, il n'y a aucune créature qui soit le père ou la mère dont est issu le genre humain, parce que c'est de Dieu et créé par lui que l'homme reçoit l'âme qui le fait homme, et que le premier homme a reçu son âme. Comme l'écrit saint Luc en remontant la chaîne de la généalogie de Jésus «fils d'Enos, fils de Seth, fils d'Adam, fils de Dieu». Qu'on nous pardonne de mutiler, ici encore, une étude étonnamment riche et suggestive. Il en va toujours ainsi quand on résume J. Maritain.

2. La seconde étude intitulée: «*Faisons-lui une aide semblable à lui*» [2] a pour but de rejoindre le sens profond du texte biblique et de dénoncer les interprétations erronées, anciennes et nouvelles. Les deux récits de la création de l'homme doivent être pris *ensemble* et se rapportent à deux vérités complémentaires qu'il importe de sauvegarder. Le premier récit marque

[1] *Nova et Vetera*, 1967, nº 2, pp. 87-136.
[2] *Ibid.*, 1967. nº 4, pp. 241-254.

l'*unité de la nature humaine* répartie entre masculinité et féminité, tout en gardant dans l'une et l'autre la même valeur et dignité: «Dieu créa l'Homme à son image, à l'image de Dieu il *le* créa, homme et femme il *les* créa» (Gen., 1, 27). Le second récit marque deux choses. Tout d'abord la *différenciation de l'homme et de la femme*. Les qualités départies à l'homme sont plus puissantes, plus tournées vers l'action à mener à bonne fin dans le domaine du monde et dans celui de la pensée, plus aptes à lui assurer par droit de nature l'autorité dans la communauté familiale. *Vir est caput mulieris*, c'est une loi de nature, qui doit nous faire regarder comme anormales les civilisations matriarcales, et qui condamne aussi l'illusion de ceux qui, au nom de l'égalité de nature, voudraient que dans l'Eglise le sacerdoce soit conféré aux femmes comme aux hommes. Cette *autorité* est tout autre chose que la *domination* de l'homme sur la femme, consécutive au péché (Gen., 3, 16), qui pendant de longs siècles s'est traduite par l'asservissement de la femme et continue aujourd'hui sous d'autres formes, par l'idolâtrie bestiale de la sexualité qui dépersonnalise la femme. Les qualités départies à la femme sont plus affinées, plus activatrices du mouvement de la vie et de l'esprit, faites pour libérer ce qu'il y a de meilleur en nous. Ce n'est pas seulement la malencontreuse biologie d'Aristote regardant la femme comme un «homme manqué» et qui a pesé sur toute la pensée médiévale, qu'il convient d'écarter; mais l'erreur capitale et partout répandue qui consiste à chercher dans le sexe, que nous avons en commun avec les autres animaux, avec les bêtes, le fondement premier d'où dérivent et par où s'expliquent tous les autres caractères différentiels qui distinguent ces deux êtres humains, l'homme et la femme. Le sexe ne fonde que la différence *animale*, si importante qu'elle soit, et si immédiatement évidente; il ne fonde pas les différences proprement *humaines* entre l'homme et la femme. Le sexe et la fonction de reproduction sont en effet *pour l'espèce* et pour la perpétuation de l'espèce, et *et en ce sens* ce sont des parasites de la personne. La typicité masculine et féminine n'est pas une simple typicité fonctionnelle ou génitale, c'est une typicité subspécifique de nature. L'âme humaine est masculine ou féminine en vertu de la forme typique de son être même. C'est pourquoi elle garde son individualité masculine ou féminine après la mort; et dans l'univers des ressuscités, où il n'y aura ni mariage ni génération, il y aura toujours des hommes et des femmes. Les traits caractéristiques de la féminité demeurent sûrement là-haut. Songez au souci que la Vierge prend de la terre... Le second récit de la Genèse marque encore *la complémentarité de l'homme et de la femme*: «Faisons-lui une aide semblable à lui» (2, 18). A quelle fin? «Engendrer des enfants et propager l'espèce humaine, et, à la différence des animaux, continuer à vivre ensemble, comme le note saint Thomas, homme et femme, dans la vie domestique où ils s'aident et se confortent l'un l'autre? Oui, sans doute. Mais il y a une fin bien plus haute que les Anciens n'ont pas mentionnée à cet endroit, parce que la dimension du temps et du progrès historique n'était pas suffisamment dégagée dans leur pensée. Ce pourquoi l'humanité a été faite, c'est pour progresser sur la terre, à la fois pour y mener une vie temporelle et culturelle et une vie

spirituelle de plus en plus élevées, et pour entrer finalement dans le royaume de Dieu et de la vision béatifique. La multiplication de l'espèce humaine par la génération n'est qu'un moyen nécessaire. C'est pour mieux assurer le progrès de l'espèce humaine vers cette fin que la nature humaine a été dès l'origine partagée entre deux types sub-spécifiques distincts se complétant l'un l'autre,» [1]

Si un esprit aussi magnifiquement libre que celui de saint Thomas n'a pas réussi, sur le point de la féminité et sur l'interprétation du *in adjutorium viri*, à se délivrer tout à fait du climat de l'intelligentsia de son époque, «comment trop s'étonner de voir aujourd'hui une foule d'esprits serviles tenir pour leur premier devoir de s'adapter et, s'ils sont chrétiens (et animés de quelque zèle pastoral), d'adapter l'Evangile et la foi chrétienne aux exigences inconditionnées d'une culture de masse et d'une mentalité collective (pardon « communautaire») pour laquelle le goût de la vérité métaphysique ou religieuse est une vieille défroque indigne de l'homme moderne?» [2]

## III. Le mystère de Jésus

*1. La grâce de Jésus.* C'est au cœur du mystère de l'Incarnation que se situe le livre «*De la grâce et de l'humanité de Jésus*» (1967), avec l'espoir d'ouvrir aux âmes contemplatives un chemin qui est nouveau en ce sens qu'à l'endroit où le chemin ouvert par les Pères et les Docteurs s'arrête, on entreprend de le prolonger pour entrer plus avant dans le mystère de la condition humaine de Jésus. Il y avait dans l'âme de Jésus une région *où il touchait Dieu par la vision*, voilà «le paradis de l'âme du Christ». En affirmant qu'*il a vu* le Père (Jean, 3, 11; 3, 32; 6, 46; 8, 38) Jésus rend témoignage à la *science de vision* qu'il a ici-bas comme l'ont au ciel les Anges qui voient la face du Père (Mt. 18, 10). Et il y avait une région de l'âme du Christ qui n'était pas encore béatifiée mais qui restait livrée aux joies et aux tristesses *de notre pèlerinage terrestre.* «Il s'est humilié, se rendant obéissant jusqu'à la mort et à la mort sur une croix» (Philip. 2. 8). Voilà «l'ici-bas de l'âme du Christ». La question qui se pose est celle de la coexistence. *dans la sainte humanité du Christ* de ce « paradis» et de cet «ici-bas». Voilà où vont intervenir des précisions nouvelles. Ce sont deux états de l'âme unique du Christ. Impossible dès lors de les séparer *absolument.* Mais si on ne les sépare pas suffisamment, on s'expose au risque de prêter à l'état inférieur les privilèges de l'état supérieur. Dans le paradis de l'âme du Christ « plein de grâce et de vérité» (Jean, 1, 14) aucun progrès n'était possible. On inclinera dès lors à penser que dans l'ici-bas de l'âme du Christ ni la grâce ni la charité ni la sagesse ni la science infuse ne pouvaient grandir. Et pour expliquer le texte de saint Luc 2, 52: «Quant à Jésus, il croissait

[1] *Ibid.*, p. 248.
[2] *Ibid.*, p. 254.

en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes», on dira avec saint Thomas qu'en elle-même la grâce du Christ n'a pas grandi, qu'elle ne pouvait grandir que selon ses effets et ses manifestations. On dira même que Jésus dans son enfance n'avait rien à apprendre de personne. Ces conséquences que tire saint Thomas sont-elles acceptables? Une autre voie peut être ouverte, *qui sépare davantage dans le Christ le «ciel» et l'«ici-bas» de son âme.* Les recherches des psychologues modernes sur la *séparation du conscient et de l'inconscient*, l'ont rendue possible; ils n'ont pensé, il est vrai, qu'à l'*infraconscient*, mais cela vaut aussi du *supraconscient spirituel* qui est en nous à la source des grandes inventions du génie et de l'activité créatrice de l'art. On dira dès lors qu'entre le ciel de l'âme du Christ et l'ici-bas de son âme il y avait non pas une discontinuité absolue, mais une certaine discontinuité, une *espèce de cloison*, «une *cloison translucide* qui laissait passer, par la vertu et les attraits de la paix souveraine qui régnait dans le ciel de l'âme, un rayonnement vivifiant sur toutes les facultés – climat propre de l'unité, de l'humble mais absolue certitude du moi, de la stabilité, de l'impeccabilité, de la force surhumaine de l'âme du Christ. A travers une vitre dépolie nous ne voyons plus le soleil mais sa lumière et sa chaleur passent», p. 62. Le même habitus infus (grâce, sagesse, charité) qui se trouvait à son maximum dans le libre paradis de l'âme du Christ, pouvait grandir dans la pénombre de l'ici-bas de son âme en s'y enracinant plus profondément à mesure que les difficultés croissantes de sa mission demandaient de lui des actes de charité plus intenses, jusqu'au suprême «*consummatum*» *est* de la Croix.

La vie du Christ dans le ciel de son âme est parfaite dès le début; elle s'inscrit sans progrès possible sur une droite horizontale et infinie. La vie du Christ, dans l'ici-bas de son âme, est progressante; elle va d'un point initial à un point final, du sein d'une petite Vierge d'Israël à la Souveraineté éternelle à la droite du Père; elle s'inscrit sur une droite oblique et ascendante; c'est au dernier moment de la vie terrestre du Christ, au moment de la sixième et de la septième paroles en croix, qu'elle rencontre la droite horizontale; elle n'est pas, comme notre vie à nous, une successsion de mouvements plus ou moins disloqués, elle est un seul et unique mouvement, de l'alpha à l'oméga, mais elle comporte passage par des étapes ou phases diverses: la vie intra-utérine - l'enfance - la vie cachée à Nazareth - la vie publique – l'agonie et la Croix. Dans l'ici-bas de son âme, Jésus a connu par sa science infuse, qui participait à l'évidence de sa science de vision, *tous les aspects de sa mission.*

«Il est insensé d'imaginer que lui-même aurait pu se faire de sa mission une idée qui aurait changé avec le temps, et dépendu des accidents auxquels tout altier dessein humain est exposé, comme s'il n'avait été qu'un pauvre grand illuminé cherchant sa voie à travers l'hostilité des gens établis et les préjugés de la masse, et au milieu des écœurantes amertumes de l'existence terrestre. Il a connu tous les aspects de sa mission d'une manière divinement vraie et divinement sûre, dont la perfection c'est-à-dire la richesse en contenu objectif n'a cessé de croître jusqu'à la fin», p. 114.

*2. Le sacrifice de la Messe.* Que le Sacrifice de la Messe [1] est identiquement l'acte sacrificiel lui-même du Calvaire, J. Maritain l'établit en recourant à une vue métaphysique profonde de saint Pierre Damien suivant qui «l'aujourd'hui divin est l'éternité incommutable, indéfectible, inaccessible, à laquelle rien ne peut être ajouté, de laquelle rien soustrait. Et toutes les choses qui ici-bas surviennent en se succédant les unes aux autres et en coulant à mesure dans le non-être, se tiennent devant cet aujourd'hui et persévèrent immobiles devant lui. Dans cet aujourd'hui-là, ce jour est encore immobile où le monde a pris son origine. Et déjà néanmoins ce jour est aussi présent où il sera jugé par le Juge éternel». Eh bien, continue J. Maritain, il en est ainsi pour l'événement central de l'histoire humaine, la mort et le sacrifice de Jésus sous Ponce Pilate. Cet événement a eu lieu à un instant du temps de l'histoire du monde. Et *il se tient devant l'aujourd'hui divin et persévère immobile devant lui*, il est éternellement présent à l'instant éternel de Dieu. La Messe nous transporte, pour ainsi parler, devant cet événement *éternellement présent* à la durée divine et qui dans sa durée propre est une chose *passée* (mais conservée au ciel), et elle rend présents à cet événement *d'autres moments*, d'autres *aujourd'hui* sur la terre que celui qui lui a été propre ici-bas. C'est *par l'intermédiaire de l'éternité* qu'aujourd'hui sur la terre nous sommes réellement, physiquement (et non pas par le souvenir ou par la pensée) mis, à un certain moment, par miracle, en présence du passé, en présence de l'événement passé de l'immolation du Christ au Calvaire. Deux miracles se produisent au moment central de la Messe. L'un est celui de la transsubstantiation qui rend présent au milieu de nous le Corps glorifié du Seigneur. L'autre est celui de *la double consécration* du Corps et du Sang, *considérée comme un signe à portée existentielle*, que la Toute Puissance divine utilise instrumentalement pour nous rendre présents, pendant le court temps qui sépare les deux consécrations, à l'unique Sacrifice sanglant conservé dans l'aujourd'hui de Dieu: «Le signe sacrificiel de la double consécration est un signe à portée existentielle dont le Christ glorieux se sert afin de *réactualiser pour nous*, par un miracle de sa toute-puissance, le sacrifice que, lorsqu'il était passible ici-bas, il a accompli sous Ponce Pilate, et qui, à chaque Messe, est de nouveau *là*, en tant que présent à un certain moment de notre temps», p. 17.

*3. Les deux faces de l'agonie du Christ.* «Tout semble se passer comme si l'agonie de Jésus était quelque chose de si divinement immense qu'il faille, pour qu'une image en passe parmi ses membres et pour que les hommes participent complètement à ce grand trésor d'amour et de sang, qu'elle se partage en eux selon ses aspects contrastants. Les saints y entrent volontairement... Dans les tortures du corps ou de l'esprit, dans les abîmes de la déréliction, ils sont encore des privilégiés... Mais les tout à fait abandonnés, les victimes de la nuit, ceux qui meurent comme des réprouvés de l'existence

[1] *Quelques réflexions sur le Sacrifice de la Messe*, dans *Nova et Vetera*, 1968. nº 1, pp 1-35.

terrestre, ceux qui sont jetés dans l'agonie du Christ sans le savoir et involontairement, c'est une autre face de cette agonie qu'ils manifestent, et il faut bien sans doute que tout soit manifesté... Comme un legs fait à ses saints il a dit: *In manus tuas commendo spiritum meum.* Comme un legs fait à son autre troupeau, il a dit: *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Le grand troupeau des vrais misérables, des morts sans consolation, comment n'aurait-il pas soin de ceux qui portent cette marque-là de son agonie... Au détour de la mort, dans l'instant qu'ils passent de l'autre côté du voile, et que l'âme va quitter une chair dont le monde n'a pas voulu, n'a-t-il pas le temps de leur dire encore: Tu seras avec moi en paradis? «(Ecrit à Rome en décembre 1945). Cf. *Raison et Raisons*, 1947, p. 349.

## IV. Le mystère de l'Eglise

11 juin 1906, baptême de Jacques, Raïssa, Véra: «L'Eglise tenait ses promesses. Et c'est elle la première que nous avons aimée. C'est par elle que nous avons connu le Christ» [1]. Dès ce jour l'Eglise remplira le cœur et l'œuvre de J. Maritain, elle lui apparaît comme la réponse donnée par Dieu à l'interrogation et à l'angoisse du monde. Il parlera d'abord de son rapport avec l'œuvre des hommes et de la culture, puis toujours plus du mystère de sa vie intime.

*1. L'Eglise et le monde.* Il y a les choses de Dieu et les choses de César, mais toutes choses sont à Dieu et doivent lui revenir: les premières lui étant ordonnées directement, les secondes indirectement à la manière non pas de purs moyens mais de fins infravalentes et subordonnées. Et ces deux sortes de choses, les spirituelles et les temporelles, le chrétien doit s'en acquitter avec le même esprit de foi et d'amour: «Le laïc chrétien a deux vocations distinctes: une vocation spirituelle comme membre de l'Eglise, et une vocation temporelle comme tâcheron du monde. Les deux vocations sont distinctes, elles ne sont pas séparées. Il n'est pas *d'une part* tâcheron du monde et *d'autre part* membre de l'Eglise: c'est le membre de l'Eglise qui est tâcheron du monde, envoyé au pays des choses qui sont à César» [2].

En abordant le problème des rapports de l'Eglise et de l'Etat du point de vue de la philosophie chrétienne, il était aisé de rappeler le principe suprême et immuable de la supériorité du Royaume de Dieu sur les royaumes terrestres, et il devenait en outre possible de montrer comment ce même principe, en des âges historiques différents, demandait à recevoir des applications trans-

[1] Raïssa Maritain, *Les grandes amitiés*, chp. 6 fin – Après une terrible épreuve de la foi, survenue vers 1911 ou 1912, Jacques écrira: «Je suis sorti de cette épreuve, par la grâce de Dieu, très fortifié, mais j'avais perdu mon enfance. Je me consolais en pensant qu'il avait sans doute fallu ça, si je devais être de quelque service aux autres.» *Carnet de Notes*, p. 103.

[2] *Le Paysan de la Garonne*, p. 302.

posées, analogiques, et comment à l'idéal historique médiéval d'une chrétienté sacrale composée des seuls baptisés, pouvait succéder l'idéal historique d'une nouvelle chrétienté groupant sur le plan des intérêts temporels des hommes de diverses convictions religieuses [1]. Quantité de questions pourront être évoquées dans cette nouvelle perspective: notamment celle du recours aux moyens d'action «riches» ou «pauvres» [2], aux moyens «d'édification organique» et aux moyens de guerre «charnels» ou «spirituels» auxquels recourait Gandhi [3]; celle des moyens qui subsistent dans une société régressive ou barbare et dans un univers concentrationnaire [4], etc. Une loi de renversement évangélique des méthodes d'action pourra même être dégagée. «Le Royaume de Dieu se fait du dedans, il germe, il ne se construit pas du dehors, l'homme doit y travailler, mais il n'est pas fait de main d'homme... Le thème pratique qui a longtemps semblé, en chrétienté, le plus important à bien des hommes de bonne volonté, c'est que *les choses humaines doivent protéger les choses divines*. Et l'homme est ainsi fait qu'en un sens cela est très vrai, l'importance des moyens humains, même à l'égard de la propagation de l'Evangile et de l'expansion du royaume de Dieu, ne doit pas être oubliée. Que les choses humaines doivent protéger les choses divines, cela est vrai, donc; mais est-ce *le plus important?* Un autre thème pratique *plus important* et que les âmes chrétiennes semblent de mieux en mieux comprendre aujourd'hui, c'est qu'*il appartient aux choses divines de protéger les choses humaines*, de les protéger et de les vivifier...» [5]

*2. La vie intérieure de l'Eglise.* Dans de récentes et émouvantes causeries, J. Maritain ne cesse d'indiquer à tous les voies d'accès au mystère de la vie intime de l'Eglise. Il est frappé par l'insistance de l'Evangile à recommander la prière. Il essaie de nous en donner la raison [6]. Il y a, dit-il, trois régimes à considérer dans les lois établies par la Providence quant au comportement des choses créées:

*1°* Le *régime ordinaire* des créatures non pourvues d'intelligence. La Providence pourvoit à leur bien, elle nourrit les petits oiseaux, elle revêt de beauté les lis des champs moyennant l'exercice des causalités naturelles sans qu'aucune demande soit adressée à Dieu sinon par l'existence et les besoins de ces choses. *2°* Le *régime ordinaire* des créatures intelligentes en tant qu'*agents libres*. Elles savent, parce qu'elles sont intelligentes, que Dieu existe et que tout vient de Lui. Alors là, c'est une loi, une loi nécessaire de ce régime, que les biens que la libéralité divine veut leur dispenser soient reçus d'elles moyennant la causalité *de leur prière*, selon que leur liberté se tourne vers Dieu et ouvre dans l'âme le chemin par où passeront,

[1] *Humanisme intégral*, 1936 – L'Eglise et l'Etat, dans *l'Homme et l'Etat*, 1953, pp. 136-175.
[2] *Religion et culture*, 1930, pp. 72-79;
[3] *Du régime temporel et de la liberté*, 1933, p. 196.
[4] *L'Homme et l'Etat*, 1953, p. 64.
[5] *Questions de conscience*, 1938, p. 269.
[6] *A propos de l'Eglise du ciel*, 1963, dans *Carnet de Notes*, p. 385.

pour se réaliser ici-bas, les intentions de la générosité du ciel. *3°* Le *régime extraordinaire* des créatures intelligentes *en tant qu'agents libres: recevoir sans avoir demandé.* Et heureusement qu'il est là ce régime extraordinaire et qu'il produit ses effets avec une grande fréquence. «Il n'y a pas de violence, parce que la causalité du Tout-Puissant ne fait jamais violence à la créature. Il faudrait dire que la pesée du ciel est si forte qu'elle pénètre avec ses dons dans l'âme à travers les murs». Il insiste sur la nécessité de prier *sans cesse*, et il ajoute qu'il est impossible à ceux qui demandent *sans cesse* que ne soit pas posée un jour, comme à Jacques et à Jean, la question du calice: *Pouvez-vous boire le calice que je boirai?* [1]

A ceux qui cheminent en trébuchant sur la route dont le terme final n'est pas de ce monde, bien qu'on y avance dans le monde, deux aides sont proposées: la *prière commune de l'Eglise* et l'*oraison contemplative* (les mots «communautaire» et «privée» sont ici écartés comme impropres) [2]. «J'ai l'idée, écrit le *Paysan*, que l'engouement général qui sévit aujourd'hui pour l'action, la technique, l'organisation, les enquêtes, les mouvements de masse, et les ressources que sociologie et psychologie nous découvrent, – toutes choses qui sont loin d'être méprisables, mais qui à elles seules mèneraient à un singulier naturalisme au service (espère-t-on) du surnaturel, – causera un jour bien des déceptions... Le titanisme de l'effort humain est la grande idée de notre temps. Et dès lors il est clair qu'une invisible constellation d'âmes ordonnées à la vie contemplative, je dis dans le monde lui-même, au sein du monde, voilà en définitive notre ultime raison d'espérer.» Par ces mots s'ouvrent les pages dédiées à *La contemplation sur les chemins*, p. 336. C'est saint Benoît Labre qui est évoqué à la fin du petit livre: *«Liturgie et Contemplation.»* (1959)

*Conclusion.* Si imparfaite et lacunaire que soit la présente étude[3], elle suffit à établir que J. Maritain a touché aux problèmes les plus profonds et les plus mystérieux de la vie chrétienne et de la théologie. Et chaque fois non seulement pour prendre acte des réponses apportées par les théologiens et laisser toutes choses en place, mais pour aller plus avant et manifester davantage les principes de vérité qu'elles recélaient. Et cependant ce «théologien» si clairvoyant ne veut pas être rangé parmi «ses amis les théologiens». Il a raison et il sait pourquoi. La puissance de son regard est avant tout celle de l'intuition. Sur tous les plans. Celui d'abord de la foi amoureuse et contemplative qui le connaturalise aux suprêmes vérités du message chrétien. Celui

[1] *Le tenant-lieu de théologie chez les simples*, dans *Nova et Vetera*, 1969. n° 2, pp. 81-121

[2] *Le Paysan de la Garonne*, 1965, pp. 309 et suiv. – *Liturgie et Contemplation*, 1959 – *De la vie d'oraison*, 1924.

[3] On devrait signaler l'interprétation de Rom. 9-11 sur les destinées d'Israël, dans *Le mystère d'Israël et autres essais*, Paris, 1965; l'interprétation de Rom. 8, 18-22, sur la création en attente de la révélation des fils de Dieu, dans *Le Paysan de la Garonne*, pp. 379-382; et plus généralement les grands thèmes traités dans *La pensée de saint Paul*, 1941.

ensuite de la métaphysique où, avec une pénétration exceptionnelle, il a saisi ce que peut être, par exemple en un saint Thomas, l'intuition de l'être [1], une philosophie de l'être, et une théologie de l'être en laquelle s'explicite une révélation biblique toute tournée vers la manifestation de *Celui qui EST*. Entre d'une part son intuition de foi du mystère chrétien et d'autre part sa maîtrise dans le maniement de la philosophie de l'être, instrument privilégié de la sagesse théologique, le contact s'opère comme immédiatement dans l'âme du philosophe chrétien. Il n'a point à se soucier du lourd équipement requis de la théologie, il en rejoint les données directement, par des vues qu'il appelle avec humilité des hypothèses de travail, mais qui se révèlent d'une merveilleuse fécondité. C'est à lui que nous devons d'avoir attiré l'attention sur des distinctions aussi capitales – que les théologiens à eux seuls n'auraient sans doute pas songé à scruter, mais dont ils sont capables de comprendre toute la valeur illuminatrice – comme celle qui est à faire entre l'*expérience mystique naturelle* (expérience typique de l'Inde) et l'*expérience mystique surnaturelle* (expérience chrétienne) [2]. C'est à lui encore que nous devons ces recherches effectuées dans ce qu'il appelle «l'ordre de la plus secrète dimension des choses de l'esprit, de cette mystérieuse 'profondeur' selon laquelle l'esprit se reploie sur lui-même et sur ce qu'il contient, diversifiant ses œuvres non plus d'après les degrés objectifs d'abstraction et d'intelligibilité (les trois dimensions), mais par la liberté même de ses points de vue et de ses finalités propres (la quatrième dimension)». Et c'est ici, dit-il, que l'histoire de la pensée occidentale nous invite à réfléchir sur un cas éminent, sur la situation réciproque de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin» [3]; puis encore de saint Thomas d'Aquin et de saint Jean de la Croix. Des visions d'une même et identique sagesse théologique, mais aussi différentes par leur intention que celles de ces grands docteurs, au lieu d'être projetées sur un plan unique où l'on s'appliquerait à constater leurs accords ou leurs désaccords, sont replacées toutes vivantes dans la fraîcheur de leur jaillissement originel [4].

[1] *Réflexions sur la nature blessée et sur l'intuition de l'être*, dans *Revue Thomiste*, 1968, pp. 5-40.

[2] *L'expérience mystique naturelle et le vide*, dans *Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle*, 1939 et 1956.

[3] *Les degrés du savoir*, 1932, p. 577.

[4] C'est à la recherche d'une épistémologie «concrète» ou «existentielle» de la théologie, dans laquelle seraient examinées «les conditions existentielles de la théologie, dans le sujet humain» et dont on n'a guère traité jusqu'à présent, que J. Maritain a consacré ses plus récentes études parues dans la *Revue Thomiste*. Ses amis nous annoncent la parution prochaine d'un nouveau livre de lui relatif à la sainteté de l'Eglise: *De l'Eglise du Christ, la personne de l'Eglise et son personnel*. Ce livre, paru en 1970, a été recensé dans *Nova et Vetera*, nº 1 de 1971.

# NOVA ET VETERA

Direction: **Charles Journet**

Rédaction: R. P. Marie-Martin Cottier, O. P.
4, av. Saint-Paul, 1208 Grange-Canal (Genève)

Edition et administration: Librairie Méroz,
12, boulevard Georges-Favon,
1200 Genève.

Compte de chèques postaux: Genève 12-10232
(Revue *Nova et Vetera.*)

* * *

**Conditions d'abonnement pour 1973**

(Les abonnements sont annuels et partent toujours du N° 1 de l'année en cours.)

| | | |
|---|---|---|
| **Suisse :** | Abonnement annuel ordinaire : | Fr. 15.— |
| | Abonnement de soutien | Fr. 18.— |
| | Prix du numéro à part | Fr. 4.— |

**Autres pays** (y compris la France) :

| | | |
|---|---|---|
| Abonnement annuel | Fr. suisses | 16.— |
| Le numéro | Fr. suisses | 4.25 |

Nos abonnés français peuvent payer leur abonnement par simple mandat ou virement postal sur notre CCP (Frs fr. 22.–) **en mentionnant bien le n° de CCP: 12–10232.**